

A M É L I A

ET

CAROLINE.

121



AMÉLIA

ET

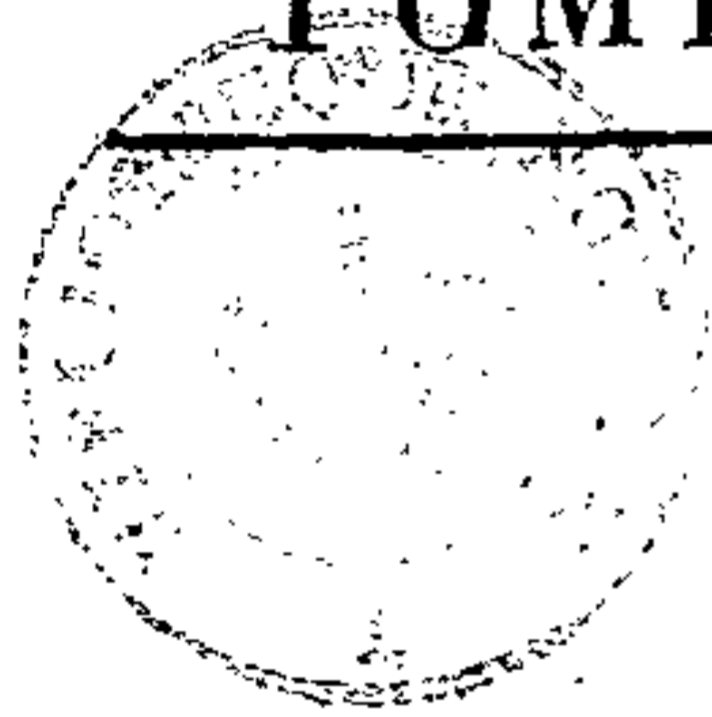
CAROLINE,

OU

L'AMOUR ET L'AMITIÉ;

PAR M^{me} KERALIO-ROBERT.

TOME SECOND.

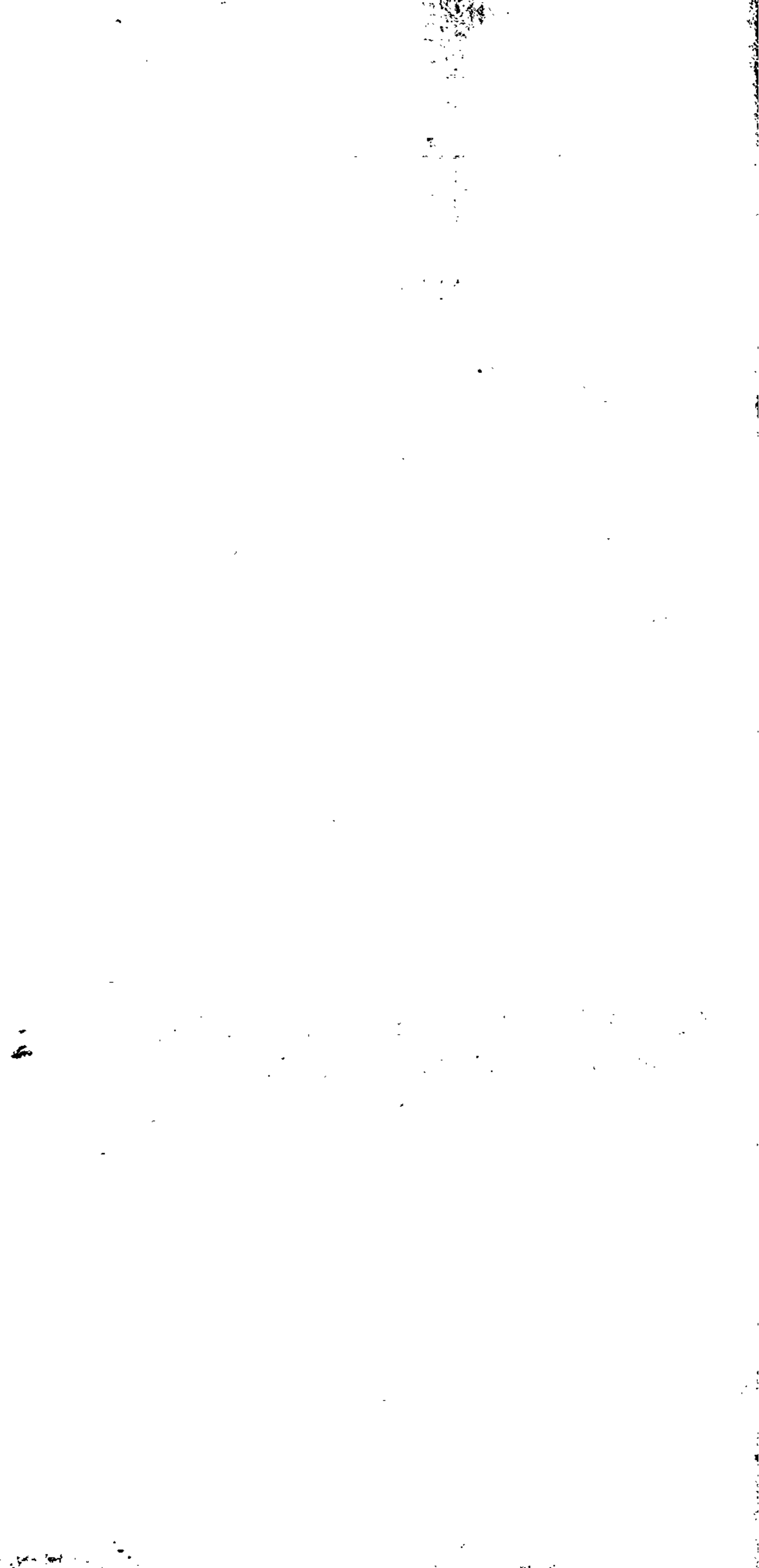


PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le-Cœur, n^o. 4.

~~~~~  
1808.

*44794*



---

# A M É L I A

ET

## CAROLINE.

---

### CHAPITRE VI.

Tout était en mouvement au château, Crumwell avait fixé son départ à ce jour même. Amélia eut de la peine à tourner autour des murs, et à s'introduire par l'aile gauche, du côté des bâtiments abandonnés. Elle ren-

contra sa femme-de-chambre qui lui dit que lady Adelina l'avait demandée plusieurs fois, et qu'elle la croyait encore au lit. Amélia espérait avoir le temps de retourner à sa chambre; mais Milady se présenta tout à coup : « D'où venez-vous, lui dit-elle d'un ton plus absolu qu'elle ne le prenait ordinairement..... ? — De me promener, répondit Amélia. — Toujours à votre chaumière ? — J'en viens en effet. — Eh ! quelles nouvelles en rapportez-vous ? Que leur est-il arrivé ? — Comment savez-vous, Madame, qu'il puisse leur être arrivé quelque

chose ? » Les regards tranquilles d'Amélia, fixés sur sa belle-mère, embarrassaient cette femme hardie ; ses yeux erraient au hasard, et cette question l'interdit au point qu'elle s'abstint d'en faire aucune autre. Elle reprocha seulement à la jeune Amélia de s'être absentée au moment où le général pressait son départ. Amélia se garda de continuer l'entretien, et la quitta pour faire, disait-elle, une toilette décente. Milady agitée la rappela, comme si elle avait eu dessein de lui dire quelque chose d'important ; puis, par réflexion, elle la laissa

aller. Amélia vit qu'elle ne savait rien, et que le silence qui régnait autour d'elle sur les événements de la nuit l'agitait fortement ; en rentrant dans son appartement, elle recommanda à sa jeune Sarah d'observer tout ce qui devait nécessairement se dire ou s'opérer quand on apprendrait la désertion des trois soldats.

Lorsqu'elle entra au salon rempli par l'état-major et d'autres officiers, elle remarqua la figure de sa belle-mère tout à fait décomposée ; les jeunes officiers se disaient tout bas : « Cela est extraordinaire. » Crum-



well avait l'air pensif. Milord Falcombridge seul semblait indifférent à tout, et ne songeait qu'à presser le repas qu'on préparait. Sir Henry, alors absent de la salle, y rentra, s'approcha de Crumwell, en lui disant : Général, vos ordres sont exécutés. Crumwell prit alors sa fille par la main, et l'ayant conduite auprès d'une croisée, ils se parlèrent longtemps. Le feu de la colère avait remplacé sur le visage de cette femme la pâleur qu'Amélia avait remarquée en entrant. Le général l'écoutait sans marquer la moindre émotion, et il finit par dire assez

bas : « Milady, vous embarrassez trop vos esprits sur un événement de médiocre importance. La cause que je défends, ajouta-t-il d'un ton plus élevé, est celle de Dieu, et elle doit nécessairement prospérer. Oh! que tous ceux qui vivent étant dans la même persuasion, *voulassent ceindre les reins de leur esprit,* et s'efforcer en toutes choses de marcher dignes du Seigneur! Voilà les vœux que je répète en cette occasion. » Les assistants se rappelèrent que ces phrases extraordinaires étaient insérées dans une lettre qu'il venait d'écrire au parlement. Ade.

lina parut mécontente de ce qu'il ne partageait pas sa colère, mais il la quitta, et se rapprocha du cercle. On déjeûna, et ensuite, Crumwell partit avec son état-major. Milord Falcombridge embrassa tendrement sa fille, respectueusement sa femme, et suivit les officiers. Sir Henry restait des derniers, et tandis que Milady conduisit ses hôtes, il s'approcha d'Amélia; et, se hâtant de l'embrasser avec une émotion qu'elle partageait, il lui dit : « J'ai parlé à Sarah. » Il s'élança vers la porte, et lady Amélia, se souciant peu dans ce moment de se trouver vis-à-vis

de sa belle-mère, remonta dans son appartement, d'où elle pouvait suivre des yeux, non cette troupe d'hommes indifférents à son cœur, mais seulement son père, et sir Henry qui marchait à ses côtés.

Elle fut étonnée de trouver chez elle-même un de ces valets prétendus chassés du château ; on avait cru qu'elle demeurerait avec la troupe jusqu'après le départ. Cet homme parlait à Sarah, et semblait la menacer. « *Que faites-vous ici*, lui dit Amélia d'un ton de hauteur qui ne lui était pas familier ? » Cet homme fut embarrassé. « Madame, ... je fai-

sais à Sarah quelques questions... je lui demandais... — Je m'étonne que vous osiez rentrer au château..... — Milady me l'a permis, Madame; sans quoi... — Milady n'a pu vous donner l'ordre d'entrer chez moi, et je vous ordonne d'en sortir.» Il obéit, et Amélia, prenant Sarah par la main, courut à une fenêtre d'où elle pouvait encore voir et être vue; elle reçut en effet un signe d'amitié de son père, et un salut de sir Henry. C'est beaucoup qu'un salut quand le sort des combats entraîne loin d'une jeune personne un parent chéri. Amélia fit un soupir, et ne

se retira que quand le sommet d'une montagne l'eut tout à fait séparée de ceux que ses regards avaient suivis. « Sir Henry t'a parlé, dit-elle à Sarah? — Oui, Madame; il m'a dit de vous dire qu'on cherchait la fugitive vers le nord de l'Ecosse, et que lui-même avait été chargé d'envoyer au général Monk son signalement et celui des trois déserteurs. — Quelle heureuse méprise, s'écria lady Amélia! car y a-t-il apparence qu'elle allât prendre cette route? Au reste, on ne sait si elle a vu l'ordre de la conduire au château de Dumbarton. Cet ordre, je l'ai re-

pris aux deux soldats, en leur donnant de l'argent pour s'évader : j'ai craint que l'appât d'une récompense promise sans doute, ne les portât à s'en servir s'ils rencontraient Caroline, et actuellement leur plus grand intérêt est de n'être pas saisis eux-mêmes. Mais, ajouta-t-elle, que faisait ici cet homme ? — Il me faisait forces questions sur ce qui s'était passé cette nuit à la chaumière ; il me disait que miss Caroline avait sûrement été instruite ; qu'elle avait sans doute séduit les soldats ; qu'elle s'était échappée ; qu'on en était bien informé,

car ils avaient ordre de la conduire à mi-chemin de Selkirk , où ils devaient la remettre à une troupe chargée d'elle jusqu'à Dumbarton ; que ces hommes , ne voyant rien paraître dans la vaste plaine qui sépare la montagne de cette ville , s'étaient au point du jour avancés jusqu'au pied de la montagne , et que l'officier qui les commandait avait rencontré un enfant qui lui avait dit que la fille de la chaumière s'était enfuie avec deux ou trois soldats ; qu'en effet, John Barclay et ses camarades avaient manqué à l'appel. — Comment a-t-on pu suppo-



ser qu'elle ait pris à peu près la même route ? — Ils sont dans l'incertitude ; ils ne savent pas si les ordres sont exécutés ; ils ne savent pas si , tandis que le petit peloton est entré dans les montagnes , les trois soldats ne descendaient pas dans un autre sentier , et si ces soldats , ne trouvant personne , n'attendent pas dans le bois , ou n'ont pas poursuivi leur route jusqu'à Selkirk. Ce qui leur donne des soupçons qu'ils ont été trahis , est l'absence de John Barclay , qui devait revenir. Au reste , sir Henry a , je ne sais comment , aidé à les trom-

per, et à leur faire prendre le change, mais je pense qu'on vous croit l'auteur de l'évasion, s'il y en a une. — C'est ce qu'il ne faut pas, reprit Amélia; je serais observée, et je vais composer mon maintien de manière à en dissuader Milady. Quant à moi, reprit Sarah, j'ai dit et affirmé que je ne savais rien; et c'est cet homme qui, voulant me faire parler, m'a dit tout ce que je n'avais osé lui demander.»

Amélia ne rejoignit sa belle-mère qu'à l'heure du repas le plus solitaire qu'elles eussent fait depuis long-temps. D'abord, silencieuse

et pensive, elle parla peu; et Amélia, dont l'âme tranquille se reposait sur le bien qu'elle avait opéré, eut tout le temps de se préparer à n'être cause ni des reproches, ni des questions, ni des emportements, si tout cela était survenu. Milady la considérait d'un air plus craintif que le sien, non qu'Amélia n'eût quelque inquiétude; mais grande est la différence entre la crainte de quelqu'un qui a rempli un devoir, et les terreurs d'une âme coupable. Enfin, elle demanda à sa belle-fille si elle n'irait pas voir ses amis de la chaumière? « Vous sembliez ce matin

m'en faire un reproche. — Vous aviez choisi une heure singulière pour vous éloigner d'ici. Votre père avait droit de s'en plaindre ; d'ailleurs, je ne savais pas le malheur qui était arrivé ; j'ignorais surtout que vous en fussiez informée si matin. — Je l'ai su en arrivant à l'habitation ; j'allais y prendre du lait chaud, et manger des gâteaux que Caroline m'avait promis. — Vous ne le saviez point avant. — Milady elle-même le savait-elle ? » Elle se déconcerta beaucoup, ne répondit pas d'abord et reprit avec moins d'assurance, qu'elle avait

appris que des soldats manquaient à l'appel, et qu'on disait qu'ils avaient enlevé une jeune fille. « Je voudrais savoir ce que pense miss Belmour..... comme elle se fait appeler, de la conduite de cette fille dont elle voulait faire la femme de son fils; ce qu'il dira lui-même à son retour, et si enfin, il sera disposé à joindre les drapeaux de mon père. » Amélia se garda bien de lui dire que Charles était arrivé, et parut peu disposée, disait-elle, à retourner dans un lieu d'où elle ne pouvait bannir les regrets et la douleur... » A moins, ajouta-t-

elle, que je n'eusse l'espoir du retour de Caroline..... Ils ne la verront jamais, s'écria Milady avec une espèce de fureur.» Amélia étonnée la fixa; elle pâlit, et se trouva mal. Amélia lui donna des secours, elle revint à elle, et ne parla plus de Caroline, mais elle pria sa belle-fille d'aller chez mistriss Belmour, et de lui dire qu'elle avait demandé et obtenu de son père une commission pour Charles, et qu'à son retour, elle voulait la lui remettre, et l'envoyer à l'armée sans délai.

« Il faut qu'ils partent, se disait Amélia pendant le court trajet du

château à la chaumière. Ils ne seraient pas en sûreté ici. Fermons les yeux sur ce que je ne dois pas voir, mais tirons Charles de ses mains. » Elle trouva mistriss Belmour abattue, souffrante et désespérée du départ forcé de Caroline : Charles pâle, défait, agité, sans force et sans courage, dévoré d'inquiétudes sur le sort de son amie, partagé entre le desir de voler sur ses pas, et le devoir qui l'enchaînait auprès de sa mère ; M. Tillotson, plus calme, préparant un départ qu'il croyait nécessaire ; Tomy et Brigitte dans une affliction muette ;

le deuil habitait cette enceinte. Amélia leur dépeignit franchement leur position, et ne leur cachant que ce qu'elle devait dissimuler par respect pour son père et pour elle-même, elle leur fit sentir la nécessité de s'éloigner promptement. Elle ne voulait point que Charles parût devant sa belle-mère ; il n'aurait pu se contenir ; M. Tilletson, avec toute sa sagesse, ne se sentait pas capable de résister à l'indignation. « Nous partirons cette nuit, dit-il, mistriss Belmour, il faut vous armer de courage, surmonter votre faiblesse, ou perdre votre fils. Vous,



Charles, continua la tendre Amélia, il faut partir ou perdre votre mère. — Jen'hésite point, répondit mistriss Belmour ; ah ! qu'une terre étrangère m'ouvre son sein, pourvu qu'avant de se fermer, mes yeux y voient mon fils en sûreté. — J'accompagnerai vos pas, je bénirai les bords qui donneront un asile à ma mère, mais je ne promets pas d'abandonner ici ma Caroline, et de ne pas revenir l'y chercher, la trouver ou mourir. — Pourquoi, reprit Amélia ? n'est-il pas plus simple que je sache le lieu de votre retraite, et qu'en un moment fa-

vorable , je procure à Caroline les moyens de vous rejoindre ? Je vous le répète , je l'envoie à Londres , elle y sera sous la garde d'une femme respectable ; elle y sera ignorée plus qu'ici peut-être ; je la rejoindrai à Londres même , quand la guerre entre le parlement et Charles II sera terminée. Alors....

— Eh ! Madame , croyez-vous que je puisse attendre cet événement ? ce sont des siècles que vous me faites entrevoir. — Jeune homme , reprit M. Tillotson , nous délibérons et il faut agir. Vous êtes perdus si vous restez. Lorsqu'on ose rendre

suspecte une jeune fille sans amis, sans moyens, sans protection immédiate, de quoi ne peut-on pas nous accuser vous et moi ? Et voulez-vous dans aucun temps que votre mère, seule et abandonnée, expire dans les horreurs d'une lente agonie ? Il faut partir cette nuit-même ; et quand nous serons enfin arrivés, nous chercherons les moyens de servir votre amour. Eh ! qui ne connaît cette passion, ses charmes et ses douleurs ? qui ne sait y compatir ? Je reviendrai la rechercher, votre aimable Caroline ; je réclamerai les bontés de lady Amélia ;

elle a sauvé votre épouse , elle saura vous la rendre. — Oui , s'écrie l'aimable fille ; oui , j'en jure , ou la fortune me sera bien contraire. Allez , mistriss Belmour , allez , mon ami Charles ; que M. Tillotson serve l'amitié ! moi , je me charge de l'amour , et je saurai le couronner. » A ces mots , elle les embrassait en versant des larmes , lorsque mistriss Belmour se souvint du dépôt que Caroline lui avait confié. Caroline restait en Angleterre ; ces faibles indices pouvaient constater son état ; elle pria lady Amélia de s'en charger , et de ne les remettre

qu'à elle. Amélia les prit et s'engagea à ne les faire passer que dans les mains de son amie.

Tous étaient fortement occupés à se faire de longs adieux ; ils ne sont jamais plus tristes que lorsqu'on ne peut se dire quand on se reverra ; et dans les circonstances où se trouvaient nos amis , l'obscurité la plus profonde enveloppait le sort des Belmour et même celui de la tendre Amélia. Ils ne pouvaient se séparer, lorsque tout à coup milady Falcombridge se présente à leurs yeux. La foudre tombant au milieu d'eux n'aurait pas produit plus de terreur

que sa vue. L'impression en fut si violente , qu'elle même demeura saisie d'effroi. M. Tillotson sentant que surtout il fallait cacher le projet du départ , se remit le premier , et s'avancant vers elle , lui dit qu'elle venait sans doute pour consoler mistriss Belmour de la perte de Caroline. L'âme d'un coupable prend pour un reproche tout ce qu'on lui adresse : elle crut que M. Tillotson voulait , par une amère ironie , lui faire sentir la part qu'elle avait à ce chagrin. Elle rougit ; et répondant à son tour par des reproches , elle se plaignit de ce que

ses bontés étaient méconnues, qu'on perdait, à pleurer une fille *sans mœurs*, le temps de profiter des avantages dont elle apportait à Charles des preuves non équivoques. Elle déploya la commission, et d'un ton impérieux ordonna au jeune homme de la prendre, ou de redouter sa colère. Charles, immobile, ne faisait pas le moindre mouvement. M. Tillotson la prit, l'examina, et pria milady d'attendre que la première impression de la douleur fût passée. Comme on ne peut, dit-il, soupçonner la conduite de miss Caroline, il faut qu'un

événement bien extraordinaire l'aît enlevée du sein de sa famille ; et comme il est inexplicable , la peine qu'on en ressent est sans mesure. » Milady insistant avec hauteur , et Charles devenant de moment en moment plus incapable de se contenir , mistress Belmour accablée et indécise , M. Tillotson prit la parole , et s'adressant à Charles avec l'autorité d'un père ; « Toutes considérations , lui dit-il , doivent céder à celles de votre départ , et lui seul doit vous occuper. » Milady expliqua le sens de ces paroles , et le calme reparut dans ses traits.



» N'est-il pas vrai , dit-elle , M. Tiltson , que ce jeune homme n'est pas fait pour végéter au fond d'une campagne , et que je le rends à son élément naturel en lui ouvrant le chemin de la gloire et de la fortune. — Sans doute , Madame , ce lieu n'est pas propre à le cacher plus long-temps. — Avec cette figure , cette taille et tant de dispositions , ce serait un meurtre de se cacher au monde. Je veux , ajouta-t-elle avec feu , que rien ne manque à son équipement , et qu'il ait de quoi se montrer l'égal de tous ; car , du grade d'enseigne , je veux qu'il

« passe promptement à d'autres plus éminents : M. Tillotson , les apparences de la fortune mènent à la fortune. » En même temps , elle se leva pour aller s'asseoir auprès de mistriss Belmour , et en passant devant son fils placé à côté d'elle , elle lui flatta les joues de la main en ajoutant : « Ces traits délicats changeront au métier des armes ; il prendra l'air plus mâle , et une couleur plus foncée , mais cela lui siéra bien. » Pour vous , continua-t-elle , en s'adressant à mistriss Belmour , comptez sur mes soins dans l'absence de votre fils ; il ne

vous manquera de rien ; vous serez ici comme ma soeur et mon amie ; c'est assez vous dire comme je reconnais le don que vous me faites de cet aimable enfant. S'il est , comme je dois m'y attendre , fidèle et soumis , je prétends l'élever à tous les honneurs , et à un si haut degré de fortune , que beaucoup envieront son sort. M. Tillotson , dit-elle ensuite, quand le ferons-nous partir , l'enfant. Dès demain, Madame , interrompit Charles avec plus de feu que de prudence ; mais la passion est aveugle , et quand elle n'est pas contrariée , il n'est

point d'illusion qu'elle n'adopte à l'instant. J'aime cet empressement, répondit-elle; il me prouve votre obéissance; mais il faut que je fasse votre équipage; il faut que je vous parle; nous aurons besoin de plusieurs entretiens pour bien comprendre les leçons que je veux vous donner, et vous passerez quelque temps dans mon château; vous ne partirez que dans huit ou dix jours. Le pays où vous allez vivre est plus vaste que cette cabane, et vous avez beaucoup d'avis à recevoir pour vous montrer dans le monde en sortant d'ici. N'est-il pas

vrai , M. Tillotson ? » Celui-ci s'inclina en signe d'approbation , et milady continua sur le même ton. Charles ne paraissait entendre qu'à demi des regards cependant assez expressifs. Mistriss Belmour , feignant plus d'accablement qu'elle n'en éprouvait , ne fixait point cette femme hardie. Amélia rougissait de honte ; le seul Tillotson parlait avec liberté d'esprit , et l'entretien finit enfin par la retraite que la soirée fort avancée rendit nécessaire. En se levant pour sortir , milady ordonna au jeune homme de venir le lendemain à midi chez elle. M. Til-

lotson le promet, et prétextant que Charles ne pouvait quitter sa mère en ce moment, il s'offrit à la reconduire au château. Amélia, donnant à mistriss Belmour le dernier embrassement, la serra dans ses bras, et toutes deux se firent un violent effort pour retenir des pleurs qui les auraient trahies. Amélia, en suivant sa belle-mère, enfouça son chapeau sur ses yeux, tendit la main à Charles, la serra tendrement : il imprima ses lèvres sur cette main bienfaisante, prononça à voix basse le nom de Caroline, et vint se jeter dans les bras de sa mère.

Comme les dames trouvèrent leur suite à l'entrée du bois, M. Tillotson fut bientôt de retour, et aussitôt on songea au départ qui devenait d'une impérieuse nécessité. On s'était préparé d'avance. Un chariot couvert s'avança dans une gorge à cent pas de la maison; son conducteur était un garde-magasin de M. Tillotson, homme fidèle et courageux. Son maître, Charles et Tomy transportèrent ce qu'ils crurent nécessaires à leurs besoins journaliers. On plaça dans le chariot de la paille et des matelas pour que mistriss Belmour, faible

et languissante pût être aussi commodément que possible en semblable circonstance. Mais une scène à laquelle elle ne s'attendait pas, fut celle que lui procura l'attachement de Brigitte et de son mari. Quand ils comprirent qu'elle parlait, tous deux versèrent d'abondantes larmes ; Brigitte poussa des cris. Mistriss Belmour n'était pas assez guérie des préjugés de sa caste pour croire bien fermement qu'une propriété ne dédommagerait pas ses amis de sa présence ; elle leur montra la donation qu'elle avait faite et à laquelle il ne manquait



que leur signature pour être maîtres de la chaumière et de ses dépendances. « Nous n'en voulons point, s'écria la femme, nous voulons aller avec vous, nous travaillerons partout ; partout nous gagnerons votre pain. Nous voulons vivre et mourir avec vous, criait le mari. Vous l'emportez sur moi, leur dit-elle, en les embrassant l'un et l'autre, et mêlant ses larmes aux leurs ; tant de vertu est bien au dessus de la mienne ; venez, venez, s'écria Charles ; venez, dignes amis de ma mère, partagez notre sort, quel qu'il soit ; avec vous deux,

il sera digne d'envie. Venez , ajouta M. Tillotson , nous ferons une petite colonie d'honnêtes gens , et la paix habitera au milieu de nous , quand nous aurons rendu Caroline à son jeune époux. Ah ! c'est tout ce qui nous manque , s'écria Charles. Adieu , simple et modeste habitation qui vis nâître mon amour , adieu , adieu pour jamais ; c'était ici que j'espérais la presser contre mon sein ; c'est là que je la déposai mourante ; c'est là que son premier regard pénétra mon cœur d'amour et de respect ; c'est ici que ma mère promit de nous unir ;

c'est ici que je reçus l'aveu timide et modeste de ses sentiments ; et c'est ici que je l'ai perdue. Partons, lui dit M. Tillotson, partons, mon jeune ami, il faut sauver votre mère des persécutions d'une femme sans pudeur. Partout, dit mistriss Belmour, il faut sauver mon fils ! » Charles prit sa mère dans ses bras, M. Tillotson appaisa Brigitte, Tommy donna à manger à ses animaux, ferma la porte, et l'on gagna le lieu où le chariot attendait. On avait environ douze heures devant soi, avant qu'Adelina pût s'apercevoir de leur absence. On comptait en-

suite sur le délai qui suivrait l'étonnement et la stupeur ; on comptait sur lady Amélia pour retarder les poursuites ; la nuit était calme , la lune devait se lever dans une heure ; et l'on partit, se remettant à la providence du succès d'une entreprise nécessaire.

La tendre Amélia ne ferma pas l'œil de la nuit ; son inquiétude la dévorait , tandis que sa belle-mère se repaissait en repos des plus agréables illusions. A la pointe du jour, n'osant sortir , elle éveilla Sarah , et l'envoya vers la chaudière. Tout était fermé, elle frap-

pa, personne ne répondit ; elle revint en hâte rendre à sa maîtresse ce compte satisfaisant ; personne ne l'avait apperçue. Cependant il importait qu'on ne sût pas quel chemin nos fugitifs avaient pris, et il restait encore cet objet d'anxiété. A déjeuner, où Adelina parut dans le négligé le plus étudié et le plus séduisant par son extrême élégance, Amélia ne put dissimuler son agitation. Milady la crut malade, s'inquiéta ; et joignant à sa réelle amitié le desir de l'écartier d'elle avant de recevoir le jeune homme, elle la pressa de se mettre

au lit quelques heures , et d'y chercher du repos. Amélia ne demandait pas mieux que de fuir sa présence , mais elle ne desirait pas un repos qu'elle ne pouvait trouver qu'elle ne crût ses amis en sûreté. Milady attendait avec impatience l'arrivée de Charles ; les yeux fixés sur l'avenue du château , l'horloge en frappant les heures , l'avertissait de leur cours , et déjà deux s'étaient passées dans une inutile attente , lorsqu'enfin déjà courroucée , elle envoya deux de ses gens avertir Charles qu'on l'attendait.

On arrive à la chaumière , on

frappe , personne ne répond ; le chien même n'aboie pas ; on n'entend rien. On rapporte cette réponse à l'impatiente milady. Rien n'égale sa fureur ; elle monte à l'appartement de sa belle-fille , et lui ordonne d'aller avec du monde forcer les portes de la maison. Amélia tremblante se refuse à cet acte de violence ; elle y court elle-même , fait ouvrir , et la maison est déserte ; elle revient dans un accès de rage qui lui fait dévoiler ses honteux secrets ; Amélia cherche à la cacher aux yeux de ses gens , mais en vain ; elle se répand

en imprécations contre mistress Belmour et M. Tillotson qui lui enlèvent Charles , car c'est eux qu'elle accuse de sa fuite ; elle soupçonne que Caroline est allée l'attendre ; elle jure la mort de cette innocente fille ; elle est en un mot dans un véritable accès de folie. Enfin , s'imaginant , comme on pouvait le présumer , que M. Tillotson les avait emmenés à Barwick , elle dépêcha un courrier au général Monk , déjà chargé d'arrêter Caroline , et lui recommande , au nom du salut de l'état , de faire également saisir mistress Belmour



et son fils , avec M. Tillotson ; elle fait préparer ses équipages pour suivre elle-même leurs traces ; elle ne propose point à sa belle-fille de l'accompagner , mais Amélia , voyant qu'elle n'est pas soupçonnée , se hâte de lui dire qu'elle ne veut point la quitter , et milady , à qui la raison est un peu revenue , tremblante d'en avoir trop dit pendant son délire , n'ose refuser , et cherche à lire dans ses regards si elle n'est pas trop instruite. Elle la caresse , la loue de ses attentions , et Amélia , de son côté , prend son regard curieux pour une méfiance

vague et indéterminée , mais ne persiste pas moins dans le dessein de la suivre pour veiller au sort de ses amis.

Laissons ces deux femmes suivre la même route par deux motifs bien opposés , et reprenons celle qu'un guide fidèle avait fait entreprendre à notre aimable fugitive.

---

## CHAPITRE VII.

**J**OH<sup>N</sup> BARCLAY savait bien qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour éviter la rencontre des troupes qui défilaient vers Carlisle. Aussi évita-t-il de suivre la grande route, et, prenant des chemins détournés, il gagna les montagnes du Westmorland, et ne permit de repos à la triste Caroline que dans une cabane située dans une gorge étroite et boisée. Là il fallut bien s'arrê-

ter , car elle était épuisée de fatigue et d'inquiétude. Ils se reposèrent, et comme avec de l'argent on aplanit toutes les difficultés , John ne tarda point à procurer à sa belle maîtresse toutes les commodités qu'elle pouvait desirer. Il envoya à Richemond, sur la Swale, acheter des habits grossiers dont il fit fabriquer dans la cabane deux habits de paysans pour lui et pour Caroline ; il acheta du bétail , comme pour le conduire à Chester, où il avait des lettres à rendre de la part de lady Amélia , et après huit jours de repos dans la mon-

tagne , il partit pour Yorck à dix lieues de Richemond. Il avait également des lettres de recommandation pour un habitant de cette ville. Dans la route , il se faisait passer pour un marchand de bœufs , et Caroline pour son frère. Jusques-là , John Barclay , attentif à tout , veillant sur les êtres animés et même inanimés avec la vigilance d'une sentinelle active , n'avait lié avec Caroline aucune conversation qui eût pu détourner son attention. Caroline , soutenant son courage par ses propres réflexions , peu accoutumée à des êtres étrangers ,

et, par suite d'une marche forcée, réduite à cet abattement dans lequel c'est beaucoup si l'on peut encore penser, n'avait eu nulle communication avec son guide. Le besoin du repos dans la cabane hospitalière, et l'empressement de John à chercher ce qui pouvait soulager la fatigue de sa compagne, la décence et le respect qu'il lui portait, les avaient éloignés l'un de l'autre : mais, dans les chemins qui conduisaient à Yorck, plus tranquilles, bien déguisés et bien armés, John rompit le silence.

« Miss Caroline ne me reconnaît

pas , dit-il. — Non. — Je ne vous ai vué qu'un instant , et si alors vous m'avez apperçu , je ne m'étonne pas , qu'agitée par la terreur , vous n'ayiez pas observé l'auteur d'un si grand trouble. — Que voulez-vous dire ? — C'est moi qui remis à lady Goring le dernier message de son malheureux époux. — Vous , et comment , soldat de Cromwell , pouviez-vous en être chargé ? — Autrefois page de lady Goring , servant sous les drapeaux de mon maître , pris par les indépendants à la bataille de Naseby , je sauvai ma liberté en prenant

parti pour eux ; un soldat n'a que ses armes et sa paye ; je ne pouvais disposer du sort des combats, et il me fallait exister. Je m'enrôlai comme volontaire dans la compagnie de sir Henry, dont les bonnes qualités m'attachèrent à lui. Ma conduite lui inspira de la confiance, et sans rien perdre du respect que je devais à mon chef, je fus son ami et son confident. Il ne m'empêcha point de remplir ce que me dictait mon attachement pour la maison de Goring, et il me permit de me charger de la lettre fatale. Mais ses ordres étaient précis,



Remettre le paquet et partir à l'instant pour exécuter une commission importante , c'est tout ce que je pouvais faire. Sir Henry vient de confier à mes soins votre personne et votre sûreté ; je remplirai ses ordres avec zèle , et la mort seule peut me faire abandonner mon entreprise. » Caroline se sentit plus rassurée lorsqu'elle sut que John avait été attaché à sa mère adoptive. Ce n'était plus un inconnu à qui elle se trouvait confiée ; les infortunés composent une famille , et John était devenu membre de celle de Goring. Ils s'entretenrent

désormais avec une douce familiarité. Tant qu'elle avait regardé les services de John comme des services mercénaires, elle pouvait craindre qu'une récompense plus forte ne fît varier ses dispositions, mais elle trouvait en lui un homme supérieur à l'état où la fortune l'avait réduit, dans l'esprit duquel une sage éducation avait assigné une base et des conséquences nécessaires, à ces principes de conduite que l'ignorance frappe de stérilité.

John Barclay, questionné par elle sur les raisons de la conduite de

milady Falcombridge , apprit avec horreur que la jalousie seule avait dirigé les actions de cette femme ; une épouse éperdue d'amour pour un étranger , une femme sur le retour prétendant au cœur d'un jeune homme , et voulant perdre l'objet d'une passion légitime ! Caroline avait trop peu vu le monde pour n'être pas frappée d'un muet et long étonnement. Elle se hâta de reporter un coup d'œil plus satisfait sur les procédés d'Amélia. John lui fit de l'âme de cette belle personne un tableau dont elle sentait la vérité par l'expérience qu'elle

en venait de faire. Une secrète inquiétude cependant s'était présentée plus d'une fois. Amélia connaissait Charles, et semblait l'aimer. Rassurez-vous, Madame, lui dit John, le cœur de lady Amélia s'était donné bien avant qu'elle ait vu sir Charles Goring, et je connais l'objet d'un attachement bien pur et bien respectable. — C'est sir Henry, s'écria Caroline; mais quel est sir Henry? — Vous pouvez le savoir; cette chaîne et ce médaillon vous l'apprendront. » Caroline ouvrit et vit ces mots gravés à l'intérieur : *Fenny Claypole à son fils Henry*

*place-Soho , Londres , août 1649.*

» Quelle est cette dame , demanda Caroline ? — Elle est fille du général Olivier. — O ciel ! sœur de milady Falcombridge ! — Oui , mais aussi bonne , aussi généreuse , que sa sœur est méchante et acariâtre , et plus puissante sur l'esprit de son père par l'ascendant de la vertu , que son aînée , par ses emportemens et son despotisme. » Depuis ce moment , Caroline fit paisiblement une route pénible et périlleuse ; elle pouvait parler de tout ce qu'elle aimait , et ces doux entretiens abrégeaient et les chemins

et les heures. Elle demanda si Amélia connaissait le nom de lady Goring. John répondit que , s'il en fallait juger par la confiance qui règne d'ordinaire entre deux amants , elle devait en être instruite , mais qu'elle était trop prudente pour lui en avoir parlé. » Caroline continuant à s'entretenir de sa bienfaitrice et de sir Charles , ils atteignirent la ville d'Yorck , où ils furent accueillis chez une veuve très-aisée qui , instruite par la lettre d'Amélia , reçut la jeune fille comme la sienne propre , et la garda quelques jours chez elle , afin de se procurer des

nouvelles certaines de la marche des troupes de Crumwell, et de celles de Charles II. Elle les fit partir quand elle crut qu'ils pourraient passer sans danger entre les deux armées, et se rendre à Chester, où John semblait appelé pour les affaires de son commerce. La veuve avait obtenu du lord Maire (\*) tous les sauf-conduits et passe-ports possibles, de sorte qu'ils partirent encore tranquilles sur leur sort.

---

(1) Le Maire de Londres et celui d'Yorck sont les seuls en Angleterre qui portent le titre de *Lord*.

Leur route fut lente et interrompue par quelques frayeurs que causaient les intrigues des royalistes, et les soulèvements qu'ils cherchaient à exciter en faveur du roi. Cependant ils évitèrent les dangers, et arrivèrent à la ville de Chester, aux portes de laquelle ils trouvèrent un asile chez un propriétaire riche et bienfaisant, qui, sur le nom de lady Amélia, leur accorda l'hospitalité avec franchise et cordialité. Là, John vendit les bestiaux qu'il avait fait amener de Richmond par la route directe : il en tira un produit assez consi-



dérable pour un coup d'essai, et dirigé par son hôte, il se rendit seul à Derby, où il acheta des bas, du coton, des porcelaines et des ouvrages de bijouterie pour lesquels cette ville est renommée ; il expédia tous ses achats sur Londres, aux adresses indiquées par sir Henry, et revint prendre Caroline après quinze jours, pendant lesquels elle avait vécu tranquille chez son hôte. John, ayant réussi à passer adroitement entre les deux armées, et voulant faire profiter entre ses mains le capital confié à Caroline, se dirigea sur

Schrewsbury et Worcester , afin d'acheter encore dans ces dernières villes une autre partie de porcelaine d'une beauté supérieure ; il eût été plus prudent d'entrer dans le pays de Galles , de se diriger vers le canal de Bristol , et d'aller joindre à Oxford la route de Londres. Tel était l'itinéraire que lui avait donné sir Henry ; mais les premières difficultés vaincues , il se crut invulnérable , et confia sa fortune au hasard. La jeunesse , forte de sa vigueur et des espérances que son imagination lui présente comme réalisées , ne réussit pas

toujours à franchir les obstacles.

Le lord Derby, frère du lord Goring retiré dans l'île de Man, reçut de Charles II l'ordre de venir le joindre dans le comté de Lancastre, et il vint en effet avec quelques troupes rassemblées à la hâte. Ce prince avait espéré que son parti se grossirait en approchant du centre de l'Angleterre, mais sa faiblesse et l'impéritie du comité du clergé obstiné à suivre l'armée, rebutèrent ceux qui auraient voulu le joindre, intimidés d'un autre côté par les milices que le parlement avait mises en activité.

Le clergé avait exigé qu'on publiât que, zélé partisan du *Covenant*, il ne recevrait pas sous ses drapeaux ceux qui refuseraient de le signer. Les rigides presbytériens désertaient déjà de son armée par défiance de ces principes ; il ne manquait plus que d'éloigner, par cette proclamation, ceux qui seraient venus le joindre. Il défendit, à la vérité, qu'elle fût rendue publique, mais il ne put empêcher qu'elle ne fût communiquée, et le bruit en ayant circulé, personne ne se présenta pour le soutenir. Le comte de Derby lui amenait douze cents

hommes ; il fut rencontré par le colonel Lilburne qui rejoignait l'armée de Cromwell avec un détachement nombreux , et défait , après un combat très-opiniâtre. L'armée du roi , affaiblie par la désertion et les maladies , diminuait de jour en jour : il résolut de s'arrêter à Worcester , où il espérait avoir le temps de rafraîchir et de recruter ses troupes fatiguées. Les magistrats lui ouvrirent les portes de la ville , et le proclamèrent dans son enceinte. Il y établit son quartier-général , et son armée campa environ à un mille de Worcester. Mais

Crumwell le joignit avec des forces supérieures ; son intérêt étant encore d'affaiblir son ennemi , il fit attaquer le pont d'Upton sur la Severn ; le roi , ou plutôt Lesley fut contraint d'y envoyer un détachement , et malgré la bravoure des soldats et des officiers , malgré la plus vigoureuse défense , le pont fut emporté. Alors Crumwell attaqua l'armée de deux côtés à la fois ; le combat dura quelques heures , mais la victoire se déclara pour la dernière en faveur d'Olivier. Les troupes royales furent complètement défaites , la cavalerie repous-

sée dans la ville de Worcester. Au milieu du désordre qu'elle y apporta, Charles II essaya en vain de la rallier, et de la faire retourner; elle prit honteusement la fuite, et, poursuivie par la cavalerie ennemie, elle fut massacrée sans oser livrer le combat. L'infanterie ainsi abandonnée ne fit presque plus de résistance, et après avoir été maltraitée, elle mit bas les armes. Beaucoup d'officiers-généraux tombèrent entre les mains des ennemis; et tel fut l'anniversaire de la défaite de Dumbarton, qui termina la guerre des royalistes et des parlementaires.

Charles II se retira du champ de bataille avec Lesley et un petit corps de cavalerie ; mais , le voyant plongé dans la consternation , il le quitta pendant la nuit avec deux ou trois hommes , et conduit par le comte de Derby , il arriva déguisé à Boscobel dans le Shropshire , où il fut reçu par quatre frères laboureurs nommés Pendrell , chez lesquels il s'occupa à abattre du bois , pour ne point inspirer de soupçon. De là , il essaya de passer dans les montagnes du pays de Galles , mais les passages de la Severn étaient trop bien gardés , et



il fut contraint de revenir à Boscobel , où il retrouva le capitaine Careless qui s'était , comme lui , échappé de la bataille , ou plutôt du massacre de Worcester.

Pendant ce temps , Caroline et Barclay , qui voyageaient avec moins de prudence que ne l'exigeaient ces événements , se trouvèrent enfin pris entre les deux armées et arrêtés dans leur marche par la terreur que dût leur inspirer une position si critique. Presque témoins de l'affreuse journée de Worcester , cachés dans des haumeaux voisins , obligés d'en sortir

dans la peur d'être soupçonnés par les gens des deux partis , ils osèrent à peine prendre du repos dans un champ un peu incliné , serrés contre une haie , craignant à tout moment de tomber , ou dans les mains des fuyards , ou dans celles des vainqueurs effrénés. Ils tentèrent , comme Charles II , de retourner vers leur première direction et d'entrer dans le pays de Galles , mais il était trop tard pour eux de passer la Severn , pour entrer dans ce pays. Ils retournèrent vers le comté de Shrop , afin de prendre des chemins plus rapprochés de

l'Écosse. Barclay, se reprochant son imprudence, était prêt à se livrer au désespoir. Caroline le consolait, et quoiqu'abîmée de fatigue, et souvent épuisée de besoin, elle soutenait encore le courage de son compagnon. Elle lui parlait de sir Henry et d'Amélia; elle lui peignait leur reconnaissance lorsqu'il leur rendrait compte des dangers qu'ils auraient courus, et de sa fidélité à remplir la pénible commission qu'ils lui avaient donnée. Enfin ils arrivèrent dans une plaine au milieu de laquelle un bosquet planté de chênes vieux et

touffus pouvait leur procurer un asile. Ils avaient du pain, et un peu de lait dans une gourde : ils s'assirent sur de l'herbe à qui l'ombre des arbres avait conservé de la fraîcheur. Un ruisseau traversait ce bouquet de bois ; son eau limpide coulant doucement sur des cailloux, invita d'abord Barclay à se désaltérer, et son doux murmure ne tarda pas à plonger Caroline dans un profond sommeil. Barclay, la voyant endormie, profita de cet instant pour voir s'il n'apercevait rien dans la plaine. Ne voyant personne, il se hasarda un peu plus loin, et enfin

appercevant un château de grande apparence , environné d'un parc d'une vaste étendue , il s'avancait jusque - là , trouvant une secrète douceur à procurer un asile à sa jeune maîtresse au moment de son réveil.

Tout à coup , Caroline entend le bruit des armes ; elle se lève précipitamment ; leur choc et les pas de plusieurs hommes retentissent à son oreille ; elle court du côté opposé à leur marche ; elle les voit à travers les arbres , mais elle les voit s'éloigner. Elle se rapproche , et attend qu'ils aient disparu der-

rière une petite éminence , pour chercher Barclay. Mais elle se trouve seule : Barclay a disparu , Barclay ne revient point. Une horloge frappe dix heures , le soleil est couché , l'ombre s'étend sur la plaine , le crépuscule va seul égarer son œil errant dans cette vaste solitude. Elle ose appeler : personne ne répond. Elle sort du bois , et de loin elle apperçoit quelques armes dont les derniers rayons du soleil dorent encore les extrémités , et qui prennent la direction du lieu où elle peut à peine respirer. Elle fixe ce même château qui avait

attiré à les regards de Barclay ; elle précécipite ses pas chancelants ; un large fossé se présente : impossible de le franchir ; il faut tourner autour , et sa course peut être apperçue ; il le faut cependant. Elle arrive à l'angle qui regarde le bois , se glisse dans un chemin creux où elle descend avec joie ; le sentier continue assez long-temps : arrivée au fond, elle hésite, s'arrête, écoute, n'entend rien ; elle se hasarde à monter de l'autre côté. Arrivée à la crête , elle apperçoit à l'écart une maison qui lui semble de peu d'apparence. Autant qu'elle

peut encore distinguer les objets , elle croit voir une haie vive qui l'entoure , quelques arbres qui la protègent : elle craint encore , mais rien ne peut , ce lui semble-t-il , égaler la frayeur de passer la nuit sans secours et sans abri. Elle approche ; en effet , elle trouve ce qu'elle avait cru appercevoir ; une maison fort simple s'offre à sa vue ; la porte de la haie est ouverte ; elle entre timidement. A gauche un petit bâtiment isolé se présente ; elle imagine que là elle trouvera des domestiques. Elle frappe ; d'innocentes brebis font entendre leurs



bêlements , et nulle voix humaine ne se mêle à leurs cris. Caroline se décide alors à frapper à la porte principale ; personne ne répond encore : elle pousse cette porte qui , mal fermée , cède à son premier effort. Elle se trouve dans un vestibule de forme carrée ; elle entre à gauche dans une petite cuisine ; quelques étincelles brillent encore au travers des cendres. Caroline , que l'obscurité croissante a déjà frappée d'effroi , cherche de quoi ranimer une clarté bienfaisante ; elle trouve du bois ; elle souffle , la flamme éclaire les ob-

jets qui l'entourent. Un flambeau à la main, elle se détermine à parcourir ce domaine ; à droite, vis-à-vis de la cuisine, elle voit un joli salon à manger, orné de quelques tableaux de prix ; plus loin, un salon au milieu duquel est une table couverte d'un tapis vert sur lequel elle voit épars quelques morceaux de poésie, les uns achevés, les autres commencés ; quelques essais de musique dans le même désordre, et mêlés avec des livres ; sur les chaises, une basse de viole, un théorbe et un luth : « C'est ici, dit-elle, la

demeure d'un ami des arts ; ici je dois trouver des sentiments généreux ; je suis en sûreté. » Deux petites chambres à coucher suivent ce salon , tout y respirait la plus élégante simplicité. Ces pièces composaient toute la maison ; une porte du salon ouvrait sur un jardin , mais elle était fermée , et Caroline n'osa l'ouvrir. Elle apperçut seulement , des fenêtres , des fleurs d'automne qui se balançaient mollement sur leurs tiges , agitées par un vent léger. Elle retourne au vestibule , monte un escalier qui le termine , et se

trouve dans un grenier. S'étant assurée, par cette visite, qu'elle est seule dans cette habitation, elle court fermer la porte de la haie vive, et revenant plus vite encore, elle s'enferme également dans la maison. « Si les maîtres reviennent, se dit-elle, car cette habitation n'est abandonnée que d'aujourd'hui, je m'expliquerai par une croisée; le son de ma voix ne les effrayera pas, et je leur demanderai l'hospitalité. » La faim lui fit pousser ses recherches plus loin, et dans la petite cuisine, elle trouva de quoi satisfaire son appétit. Elle avait

dormi long-temps dans le bois ; elle éprouvait une secrète terreur de se trouver seule dans un lieu en apparence abandonné, et où d'autres personnes pouvaient venir comme elle. Elle était vivement inquiète de la fuite de Barclay, qui pouvait être tombé entre les mains de quelques soldats ; et désormais incertaine de son sort, privée de secours et d'argent, puisqu'elle n'avait sur elle que le billet de banque d'Amélia, un asile pour la nuit était un bien inestimable ; mais que faire le lendemain, et comment poursuivre sa

route ? ces réflexions l'accablaient ; mais enfin , son courage l'emporta sur le désespoir auquel elle était prête à se livrer : elle passa dans le salon , et lut quelques-unes des poésies commencées. Elle trouva d'un style trop recherché pour lui plaire : il y en avait de différentes mains , entre autres une de Waller , dont Caroline connaissait les ouvrages.

*On a Girdle.*

That which her slander waist confin'd ;  
 Shall my joyfull temples bind  
 No monarch but would give his crown  
 His arms might do what this as done.

It was my heaven's extremest sphere  
The pale which held that lovely deer  
My joy, my grief, my hope, my love  
Did all within this cercle move.

A narrow compass ! and yet there  
Dwelt all that's good, and all that's fair  
Give me but what this riband bound  
Take all the rest the sun goes ründ.

*Sur une Ceinture.*

Ce tissu perfide sert de barrière au  
temple de l'Amour ; nul monarque qui ne  
donnât sa couronne, si ses bras pouvaient  
faire comme lui.

Il est pour moi la plus haute sphère du  
ciel, le cercle qui retient cette aimable  
biche ; mon bien, mon espoir, ma peine,  
mon amour, tout pour moi respire au  
dedans de ce contour.

Étroite enceinte ! cependant elle renferme tout ce qui est bon , tout ce qui est beau ! amour , donne-moi ce qu'enserre ce ruban , et je t'abandonne tout ce que le soleil éclaire !

Elle crut qu'elle était chez ce poète aimable , et déjà très-vieux ; mais , comme elle trouva une plus grande quantité d'écrits d'une autre main , elle abandonna cette idée ; cependant il pouvait avoir un compagnon , car il y avait deux lits bien en ordre dans cette étroite demeure. Elle ne voyait rien qui annonçât la résidence d'une femme , du moins comme maîtresse du lieu.



Comme elle n'entendait aucun bruit à l'extérieur, dans une nuit très-calme, elle osa bien aussi examiner la musique, et prenant le théorbe, elle accompagna de sa voix un des morceaux qu'elle avait trouvés : elle en chanta un autre, et commençait le troisième quand une petite pierre vint frapper la fenêtre du côté du jardin. L'instrument lui échappe, les battements précipités de son cœur lui laissent à peine la faculté de respirer, lorsqu'une voix, un peu cassée, lui crie : Jeune homme, par grâce, ouvrez-moi ; je suis

seul , je vous l'atteste. — Qui êtes-vous , répond-elle , un peu plus rassurée. — Un vieillard , et l'un des propriétaires de cette maison. — Ah ! de grâce , à votre tour , dit-elle avec un accent suppliant , accordez-moi un asile pour cette nuit ; ne me chassez pas de votre maison. — Eh ! de par Dieu , répond la voix , c'est bien moi qui vous fais cette demande , puisque vous êtes chez moi , et que je suis dehors. — Ouvrez , ajouta-t-on , car le froid de la nuit m'a glacé , et je tombe de besoin. A ces mots , Caroline eut le courage de lever

un rideau , et aperçut en effet au dehors un vieillard absolument seul. Elle ouvre ; il entre , et la prenant par la main , « vous êtes vraiment un habile jeune homme ; à votre âge , exécuter ainsi ma musique à livre ouvert ! mais allons nous chauffer. » Caroline , entièrement rassurée par des regards pleins de douceur , et une cordialité rare chez les vieillards , marcha devant lui , et passant dans la cuisine , ralluma un grand feu , qui ranima promptement son hôte. Ensuite , sans qu'il le demandât , elle lui servit à souper , et lui fit prendre du

vin. Le vieillard souriait de la liberté avec laquelle elle agissait dans sa maison , où elle aurait dû se trouver très-étrangère. Déguisant son nom et ses aventures , elle lui raconta qu'elle allait à Londres avec son frère , et qu'ils avaient été séparés il y avait peu d'heures , par un accident qu'elle ne pouvait concevoir ; qu'alarmée de se trouver seule , elle avait fui , et que le hasard l'avait conduite à cette maison qu'elle avait trouvée ouverte , et où elle s'était renfermée. — Vous avez agi prudemment , lui dit le vieillard , et le soir est pour moi

plus heureux que le matin. Je vivais avec un ami ; nos deux génies s'étaient rencontrés. Suspect au gouvernement actuel , on est venu me l'enlever ce matin même , et dans mon désespoir , le jour m'a vu errer dans les campagnes sans prendre aucun repos et aucune nourriture. Il est triste à mon âge de perdre ce qu'on ne retrouve plus ; je n'avais qu'un jour à vivre ; il faudra le passer sans lui. A ces mots , quelques larmes s'échappèrent des yeux du vieillard , et Caroline sentit les siens humides. La douleur est si touchante à cet

âge où la raison humaine ne conçoit plus l'espoir consolateur ! quand le tombeau est entr'ouvert, quand il n'y a plus qu'un pas à faire pour y descendre , l'homme de bien devrait au moins goûter le calme d'une conscience pure , et sa carrière paisible devrait retracer la fin d'un beau jour.

Le nom de mon ami est Cowlay, reprit le vieillard ; vous qui, sous des habits grossiers , montrez tant d'habileté dans un art difficile , vous le connaissez sans doute. » Oui, répondit Caroline , si cet aimable poète consultait son cœur plus

que son esprit, on l'aimerait davantage. Quelque jour on dira de lui :

Who now reads Cowley? if he please yet  
His moral pleases, not his pointed wit;  
Forgot his epic, nay pindaric art;  
But still j love the language of his heart.

Qui maintenant peut lire Cowley? s'il plaît encore, c'est par sa morale, et non par son esprit recherché; il faut oublier son art poétique et même pindarique; il faut dire que toujours on aime le langage de son cœur.

Vous êtes un aimable enfant, reprit le vieillard. Tant de jeunesse et de simplicité! tant d'esprit et de goût! Je voudrais que Cowley fût ici, il ne se fâcherait point, et vous aimerait comme moi. - Mais vous-

même , reprit Caroline , oserai-je demander qui est l'ami de Cowlay. — Je m'appèle Law , dit-il , en appuyant sur son nom , celui que Charles premier appelait *le prince de la musique* ; et Charles premier s'y connaissait , ajouta-t-il avec un sourire d'approbation. « Cet entretien se borna là. Une vieille paysanne entra dans le salon et courut embrasser son maître. « Eh d'où viens-tu , ma pauvre Déborah ? — Je m'étais , dit-elle dans le langage gallois , cachée dans la cave , lorsque ces méchants soldats sont venus prendre M. Cowlay , et je



n'ai osé remonter que quand d'ici j'ai reconnu votre voix. -- Quoi ! reprit Caroline, vous ne m'avez point entendue ? -- J'ai entendu du bruit, j'ai entendu la musique ; mais ce n'était pas mon maître , et je n'osais me montrer. Mais vous, jeune homme, d'où venez-vous ? qui êtes-vous ? et en disant ces mots , notre galloise examinait attentivement la figure du nouvel hôte. Caroline fut déconcertée de son regard perçant. Law répondit pour elle , et la paysanne que la faim pressait , se retirait lorsqu'un grand coup frappé à la porte fit tressaillir le vieillard

et ses compagnes. Il fut suivi d'un autre , puis d'un troisième , avant qu'on se fût déterminé à répondre.

Cependant fuir dans la nuit , semblait une chose plus dangereuse que de s'enquérir de ce qu'on voulait . Law prit ce dernier parti , et avant d'ouvrir il fit une question.

« Ouvrez , lui dit-on , une femme vient de faire une chute ; elle est expirante et demande un asile. »

A ces mots on ouvrit , et quelques hommes armés entrèrent , portant en effet dans leurs bras une femme accompagnée d'une autre , ayant un chapeau et un grand voile qui

cachait son visage ; sa taille était élancée ; sa démarche légère annonçait une très-jeune personne. Deux femmes de chambre et deux domestiques suivaient.

Tout ce cortège entra dans le salon où le vieillard les conduisit. Quelle fut la surprise de Caroline , lorsque la dame en chapeau eut découvert le visage de l'autre , et qu'elle reconnut Milady Falcombridge ! Elle fit un cri de surprise et de terreur , qui attira sur elle les regards de la jeune dame.

Celle-ci écartant son voile montra Lady Amélia aux regards de la

fugitive ; son œil inquiet lui fit signe de se retirer promptement , mais Caroline n'en eut pas le temps ; son cri avait tiré Milady de son état de stupeur. Un coup d'œil lui avait fait reconnaître l'objet de sa haine.

« Que fait ici cette fille , s'écria-t-elle ? Qu'on l'arrête ! elle est sous la main du gouvernement. Vous vous trompez , Madame , reprit courageusement Amélia ; je ne vois qu'un jeune homme qui est sans doute chez lui. Nous n'avons droit d'attenter à la liberté de personne, et nous ne devons pas violer l'hospitalité qu'on nous offre. — Quoi

donc ! Amélia , ne reconnaissez-vous pas cette Caroline dont mon père a voulu s'assurer ? et milady Falcombridge , fille du général Olivier , n'a-t-elle pas le droit de servir et l'État et son père ? Encore une fois , vous vous trompez , Madame , répliqua Law ; cet enfant m'appartient , et si je ne vois pas un ordre écrit de l'arrêter , je réponds que les braves soldats qui vous servent d'escorte ne se permettraient pas chez moi un acte de violence. Déborah , ajouta-t-il , conduisez-les au salon à manger , faites-les rafraîchir , ayez bien soin de ceux qui supportent

immédiatement le fardeau de la guerre ; allez. Déborah était prête à suivre les ordres de son maître , lorsque milady , furieuse de l'immobilité des soldats et de l'audace du vieillard , se leva , et saisissant Caroline par ses habits : « Tu ne m'échapperas pas , s'écria-t-elle ! Caroline reculant échappa de ses mains et vint tomber dans les bras de Déborah qui se présenta ainsi tout à coup aux yeux de milady . Cette vue paralysa toutes ses facultés ; elle devint immobile ; sa pâleur augmenta , on la vit se rasseoir , et prête à s'évanouir demander qu'on la laissât

seule avec sa belle-fille et ses femmes. On lui obéit avec empressement; lady Amélia eut tout le temps de dire tout bas à Law : « Pour dieu, loyal et respectable vieillard, sauvez cet enfant des mains de ma belle-mère. » Law prit la tremblante Caroline par la main, et l'amena avec lui. Il avait remarqué, aussi bien que les autres, l'impression qu'avait faite la vue de Déborah; il lui en demanda l'explication. « Suffit, reprit la paysanne, que je connais milady, et qu'elle me connaît bien : je ne veux pas en dire davantage ; et vous aussi, ajouta-t-elle, en

s'adressant à Caroline , je vous connais ; où est donc M. Melvil ? Hélas ! il n'est plus. Des assassins lui ont ôté la vie. . . . et j'ai tout perdu. — En ce cas, fuyez milady Falcombridge ; je la connais , vous dis-je , et rien ne vous garantira de sa fureur. — Elle peut toujours demeurer sous ma garde , reprit Law. — Oui , jusqu'au point du jour. — Eh bien , au lever du soleil , elle sortira par le jardin , elle ira sous ces mêmes habits , chez le comte Rochester où le concierge la recevra , et nous lui chercherons un autre asile. — Comment avez-vous connu



M. Melvil, demanda Caroline à Déborah ? — L'histoire serait longue. — Et milady Falcombridge ? — Oh ! plus longue encore. — Ne puis-je du moins savoir ?.... — Rien ; tout serait inutile ; il s'agit de vous sauver. » A ces mots , elle sortit ; Law écrivit un mot au gardien du château de Rochester ; et voyant le crépuscule qui commençait à paraître , il conduisit Caroline à la porte du jardin , lui enseigna sa route , et lui promit d'aller la rejoindre aussitôt que Milady Falcombridge l'aurait quitté. « Amenez Déborah avec vous ; elle me con-

naît, dit-elle; hélas! elle est donc plus instruite que moi. — Je la questionnerai, soyez-en sûre; vous avez un ami dans le musicien de Charles premier. Allez à la garde de Dieu; qu'il vous couvre de son active bienveillance, et l'embrassant les larmes aux yeux, il ferma la porte sur elle. Lorsqu'il rentra, milady Falcombridge le fit appeler.

« M. Law! lui dit-elle; je crois en effet que je m'étais trompée, et que ce jeune paysan qui est chez vous n'a d'autre tort que sa ressemblance avec une fille que j'ai connue. Vous me l'avez dit, lady

Amélia me l'assure , et je le crois ;  
il peut rester en repos chez vous.  
— Il y restera , Madame , répon-  
dit Law. — Parlons d'autre chose ,  
M. Law , qui est cette paysanne  
qui soutenait hier cette fille... ou  
du moins ce jeune homme dans ses  
bras ? — Elle est à mes gages : elle  
est née dans les montagnes du pays  
de Galles ; elle eut , un moment ,  
beaucoup d'aisance dans son état ;  
elle avait des terres , des bestiaux ,  
des meubles ; mais son mari , qui  
manquait de conduite , a dissipé sa  
fortune ; elle a tout perdu. Cher-  
chant une condition douce et sta-

ble, elle vint chez moi ; je lui confiai la garde de cette maison , pendant que j'étais à Londres , attaché à la Cour , et depuis que j'habite constamment ce lieu , elle me sert avec fidélité. — Connait-elle cet enfant ? — Je l'ignore. — Je voudrais le savoir. — Eh quoi ! Madame , la connaissez-vous elle-même ? — Je crois me la rappeler. — Voulez-vous la voir ? — Oui. »

Law appela Déborah. Celle-ci parut ; milady la considéra , et quelques apparences d'effroi parurent sur son visage cependant

plus composé qu'auparavant. — Que veut milady, demanda la Galloise d'un ton qui n'avait rien de timide? — Déborah, reprit milady avec douceur, M. Law m'a dit que vous aviez beaucoup perdu. — Oui, Madame, tout, tout ce que j'avais. — Il m'a rendu un si bon témoignage de vous, que je veux vous faire du bien. — Grand merci, Madame, je n'ai besoin de rien. — Quoi! vous aimez mieux être en service que d'exister libre et à l'aise par mes bienfaits? — Oui: le pain qu'on gagne par son travail, ne coûte pas de regrets. Il fait bien

à la santé du corps et de l'âme. Dieu n'a pas voulu que je conservasse celui que j'avais ; le bon dieu avait raison , je sais bien le pourquoi , et je n'en veux plus. » En disant ces mots , elle fit une profonde révérence , et sortit , laissant milady interdite, Amélia et Law très-étonnés.

Amélia desirait entretenir cette femme ; sa curiosité était vivement excitée ; mais elle n'osait sortir de la chambre , en observant que sa belle mère , les regards fixés sur elle , cherchait à lire au fond de sa pensée. La jeune Sarah , non moins inquiète que sa maîtresse , et plus

timide encore, n'osait sortir; et milady Falcombridge, invitée par Law à prendre quelques heures de repos, ordonna à sa fille et aux deux femmes de la suivre dans l'autre chambre, et de ne pas la quitter. En effet elle les emmena, fit coucher Amélia dans une chambre commandée par la sienne, et retint auprès d'elle Sarah et sa compagne, qui s'endormirent sur des sièges auprès de son lit.

Law revint près de Déborah, et se sentant très-fatigué, lui demanda la clef de sa chambre pour se coucher aussi. Alors un des do-

mestiques de milady nommé Will, s'approchant de la vieille servante, lui fit des questions sur le petit protégé de son maître. Déborah lui répondit très-laconiquement et avec une brusquerie qui aurait dû le dégoûter de l'entretien. Mais cet homme était adroit. « Où est donc ce bel enfant ? — Il dort. — Et où donc ? — Eh parbleu dans son lit. — Et où est sa chambre ? — Sous le ciel. — Vous avez la répartie prompte ! — Que vous importe ce qui se passe ici ? Mon maître vous reçoit, il le veut bien, et vous venez comme pour espionner nos actions, cela



n'est ni beau ni honnête. — Je ne veux pas espionner, comme vous dites ; mais, quand on a quelque chose à cacher, on excite la curiosité. Je vous demande où est le petit bon homme ? Vous me dites qu'il dort. — Eh bien ? — Eh bien, si vous m'aviez dit que vous et votre maître l'aviez mis dehors ce matin, je ne vous aurais pas répliqué. — Comment mis dehors ~~ce~~ matin ! — Oui, vous l'avez conduit à la porte de votre jardin, et votre maître lui a enseigné la route du château de Rochester. C'est là où il va, c'est là qu'on le retrouvera. Déborah pâlit ;

mais elle ne répondit rien , et un moment après elle courut chercher son maître. Elle ne le trouva point au lit ; et regardant sur la terrasse , elle l'apperçut à la fenêtre de lady Amélia qui avait trouvé le secret de l'ouvrir , et de se procurer un entretien avec le vieillard.

Déborah s'approcha d'eux , leur répéta les propos du valet , accourut à la cuisine pour amuser cet homme et l'empêcher de surprendre son maître et la jeune lady ; mais il n'était plus temps. Déjà Will était entré dans la chambre de sa maîtresse et l'avait prévenue tandis

que Sarah et sa compagne dormaient d'un profond sommeil. Elle se lève aussitôt, entre brusquement chez Amélia, qui, venant de rompre l'entretien, s'était recouchée, et paraissait tranquille; de sorte que milady demeura dans le doute si son confident s'était trompé. Mais à tout événement, soucieuse, inquiète, ne pouvant trouver le sommeil, elle se détermina à se rhabiller et à partir aussitôt que sa voiture serait réparée.

Amélia desirait attendre des nouvelles de Caroline. Law venait de lui promettre d'envoyer sur ses traces,

pour savoir si elle était arrivée au château. Elle fit à sa belle-mère des observations sur un départ si prompt. Milady , ne voulant entendre à aucun délai , Law la pria seulement d'accepter le repas qu'il avait préparé ; elle y consentit avec beaucoup de peine, et en l'attendant elle retint constamment avec elle lady Amélia et ses femmes. Cette contrainte, qui désespérait la jeune personne , pesait aussi sur elle-même ; car elle n'osait entretenir Déborah, qui passait et repassait devant elle avec une assurance qui la déconcertait toujours. Elle garda le plus

profond silence sur le jeune homme de la veille , et n'entretint son hôte que de choses relatives aux arts. Law , tout occupé de son ami , la pria de s'intéresser au sort de Cowlay ; elle le promit , et parla beaucoup de ses poésies.

Tandis qu'elle était à table , Will vint lui dire que deux de ses chevaux étaient hors d'état de la conduire. « Je partirai , dit-elle , avec les autres ; vous resterez ici , avec la permission de M. Law , et vous me les ramènerez à Londres. » Law consentit , mais Amélia frémit. Cet homme était un de ceux qui avaient

tenté d'enlever Caroline ; elle sentit bien qu'il était tard d'avertir que des chevaux étaient malades , ce qu'on avait dû voir dès le matin , et que ce n'était qu'un prétexte pour laisser ce vil confident à la poursuite de l'infortunée fugitive ; mais que pouvait-elle faire ? Milady observait tous ses mouvements , la suivait partout , ou la rappelait auprès d'elle : elle partit enfin sans avoir pu joindre Law ni Déborah , sans avoir pu jeter même un regard sur le respectable hôte. A peine , en lui disant adieu , put-elle lui serrer la main , et sentir celle du vieillard presser la sienne.

## CHAPITRE VIII.

REVENONS à Caroline qui, près d'arriver au terme de son voyage, apperçut devant la grille du château quelques soldats, avec un homme dont elle crut reconnaître la démarche. Elle s'arrête, se cache derrière un arbre de l'avenue ; en les voyant venir à sa rencontre, elle veut se jeter dans le parc, mais une muraille l'en sépare ; elle craint d'être vue, elle cherche et apperçoit une petite porte à claire voie,

dont les barreaux de bois , à moitié brisés , pouvaient céder à un léger effort ; elle l'emploie , et s'introduit dans le bois qui lui offre plusieurs asiles. Elle en choisit un au fond d'une grotte formée par la nature et embellie par l'art. L'entrée en était difficile ; il fallait se courber sous les branches des jeunes arbres qui croissaient à l'entour , et rompre les filets déliés et entrelacés du polypodium qui rampait le long des pierres , et venait reposer sa tête chevelue sur le bord du ruisseau. L'herbe dérobée aux rayons brûlants du soleil , et entretenue dans sa frai-



cheur, tapissait les bords d'une onde qui , roulant sur des cailloux adroitement disposés , faisait entendre un agréable murmure.

Caroline entra dans la grotte ; une statue d'albâtre , placée à côté de l'entrée intérieure , représentait le dieu du mystère ; elle était tapissée de mousse et de coquillages ; des bancs de gazon l'entouraient , et le charme de cette retraite porta tout à coup le calme dans l'âme de notre fugitive : elle s'assit épuisée de fatigue et de chaleur. Il régnait d'abord sous la voûte une obscurité , qui , diminuant à mesure que

L'œil s'y accoutumait ; laissait pénétrer un jour très-doux, et au moyen duquel on pouvait distinguer les objets. D'abord Caroline apperçut, presque à ses côtés, un panier d'osier qui contenait des fruits, du pain et un flacon de vin. A côté du panier était un chapeau d'homme orné d'une très-belle plume brisée, et d'un ruban souillé par la poussière ; un magnifique diamant en fixait le nœud, et tenait à une agraffe de pierreries.

Qu'est ceci, s'écria Caroline dans le premier mouvement de la surprise ! En même temps du fond de

la grotte, sort une voix mâle, et cependant craintive. « Est-ce vous, Pendrell, demande-t-on sans se montrer ? Caroline ne répond rien. Comment aurait-elle pu parler ? Plongée dans la stupeur, elle était sans mouvement et sans idée. On ne réitère point la question ; le silence règne dans la grotte, lorsque, revenant à elle-même, et sans penser au danger qui la menace dehors, elle veut sortir, tant il est vrai que l'imagination égarée par un péril imaginaire, perd de vue les maux dont elle a une idée fixe, et croit plutôt leur échapper ! Caro-

line s'élançait donc vers l'entrée , lorsqu'elle se sent retenue par le bras , et glacée par une question cependant bien simple. « Qui êtes-vous , lui demande-t-on d'une voix aussi mal assurée qu'aurait pu être la sienne ? Elle cède parce qu'elle n'a pas la force de résister , et ne peut proférer un mot. A la seconde question prononcée d'un ton presque suppliant : « Hélas ! dit-elle , je suis un enfant qui ne veut faire de mal à personne. — Parlez , lui répond celui qui la soutient , je ne vous en veux pas non plus. Qui vous amène ici ? — Les dangers , le

hasard... Voilà tout. — Les dangers, le hasard ! n'êtes-vous pas victime de ceux de la guerre ? — Non, je ne porte point les armes. — Eh ! à votre âge , quels autres périls peuvent vous atteindre ? Peut-être avez-vous perdu vos parents ? votre habitation aura été ravagée ? jeune encore , quelle pitié ! — Caroline, à ces mots, prend l'assurance de considérer celui qui lui parle. Elle l'envisage , et faisant un cri , Ciel ! dit-elle , vous êtes Charles II ? — Je suis perdu, s'écria-t-il à son tour , en portant les deux mains sur son visage ! malheureux , vous allez me livrer à mes

ennemis ! — Moi , reprit-elle , ah ! si vous me connaissiez , vous sauriez que rien n'est plus loin de ma pensée ; rassurez-vous. — Quoi ! vous n'êtes pas venu dans ce lieu pour m'y découvrir ? vous ignoriez que c'était mon asile ? — Oui certainement , et lorsque poursuivie moi-même , je suis venue m'y cacher , si j'avais su cette grotte habitée , j'aurais évité d'y entrer. — Cela est-il vrai ? — Je vous l'atteste , et je vous préviens même que ni vous ni moi n'y sommes peut-être pas en sûreté. — Quoi ! que voulez-vous dire ? — Que le motif qui m'a

« conduite ici est la crainte que m'ont inspirée des hommes en partie armés qui m'ont semblé en observation près du château ; je me dérobaï à leurs regards : j'ai apperçu une porte usée par le temps ; elle a cédé à mes efforts ; je me suis jetée dans le bois , et j'ai découvert cet asile , où d'autres pouvaient également pénétrer. »

Comme elle parlait ainsi , une ombre vint obscurcir la faible lumière qui régnait dans la grotte , et un homme se présenta tout à coup devant eux. Caroline le reconnut pour un valet de milady Falcom-

brigde. C'était en effet le second émissaire de sa persécutrice ; il fut bientôt suivi d'un autre , et ensuite d'un troisième. « C'est à moi qu'on en veut , dit-elle à Charles II , en se cachant derrière lui. » Charles aussitôt la tenant par un bras , s'avança vers le premier , et tirant un pistolet de sa ceinture : « Arrête , dit-il , ou tu es mort. — Quoi ! dit cet homme , Charles avec Caroline ! » Il eut à peine prononcé ce peu de paroles , que le coup part , l'atteint , le renverse sur la poussière , et les deux autres épouvantés prennent la fuite. « Ah ! Prince , s'écrie Caroline ,



fuyons, si nous le pouvons. Fuyons, répond Charles, car ils m'ont nommé; ils vont revenir avec les soldats de Cromwell. » Caroline lisait mieux que le roi dans la pensée de son ennemi, mais elle ne crut pas devoir le dire à un homme dont les dangers, plus grands que les siens, ne pouvaient qu'absorber toutes ses pensées. « Fuyons, répéta Charles II, je connais les détours qui aboutissent dans cette grotte; mais que vais-je devenir? Les frères Pendrell m'ont laissé ici; ils ne m'y retrouveront pas. — Madame, ajouta-t-il, car votre secret vient

de m'être dévoilé , vous proposer de suivre la fortune d'un prince fugitif et désarmé , n'est peut-être que vous inviter à de plus grands dangers ; cependant je puis du moins vous défendre encore , et si je trouve un asile , je puis vous le faire partager. Ma fortune est bien mauvaise ; votre sexe peut rendre la vôtre plus mauvaise encore. Partons ensemble. » Caroline ne se croyait pas très en sûreté avec Charles ; mais enfin c'était un homme ; il était brave ; il paraissait généreux ; quoique détrôné , pros- crit , poursuivi , il pouvait avoir

des partisans qui lui donneraient des secours et sauraient le dérober à ses ennemis ; ils étaient tous deux seuls et malheureux. Les roseaux s'entrelacent pour résister à la tempête ; on ne se quitte point dans une position semblable. Elle lui conseilla d'arracher de son chapeau cette parure désormais superflue, et dangereuse dans les circonstances, se saisit du panier, et tous deux, descendant quelques marches au fond de la grotte, se trouvèrent dans un passage long et obscur, qui, venant à s'élargir après de longs détours, leur laissa revoir la lumière,

et les conduisit dans les ruines factices d'un temple. Des colonnes tronquées , des chapiteaux brisés , l'apparence des ravages du temps , firent soupirer profondément un homme qui lisait dans ces tristes débris , ceux de sa propre grandeur. La faim pressait les deux fugitifs ; ils s'assirent sur un fût de colonne renversé , et firent usage de la corbeille dont Caroline s'était chargée. Caroline ne savait pas comment on parlait à un roi , environné de l'éclat du trône , et du faste d'une Cour ; aussi elle savait comment on parle aux malheu-

reux , et son accent cherchait à consoler celui-ci ; mais elle n'excitait pas dans son cœur le sentiment qu'elle éprouvait elle-même. Elle oubliait l'horreur de sa propre situation pour ne s'occuper que de la sienne , et lui faire toutes sortes de questions sur ses dangers , ses espérances et ses ressources , tandis qu'il ne lui témoignait nulle curiosité sur son sort , et sur l'abandon dans lequel elle se trouvait. Caroline cherchait dans son esprit les moyens de le cacher ; il ne lui faisait aucune demande relative à elle. Cependant il devait lui sem-

bler extraordinaire qu'une fille, qui s'exprimait si bien, dont les traits étaient délicats, fût destinée à des courses vagabondes sans réclamer aucun protecteur. Caroline se demandait à elle-même si c'était elle ou lui qu'il avait défendu à l'entrée de la grotte. Mais quoi ! sa chute était si grande, ses périls si imminents, qu'elle lui faisait grâce de sa froide insensibilité pour elle, en songeant combien il devait être absorbé par les regrets et la crainte. A mesure que le soleil avançait dans son cours, les inquiétudes augmentaient de part et d'autre, et le

silence n'était plus interrompu que par des soupirs. Caroline pensait à Charles, à M<sup>me</sup> Belmour, et prenait en elle-même la résolution de les aller retrouver, puisque milady Falcombridge allait à Londres. Cependant cette Déborah qui la connaissait, qui avait nommé M. Melvil, dont la vue avait fait une si terrible impression sur une femme audacieuse; cette Déborah, comment quitter son voisinage sans la revoir? Cette lettre de Law, elle pouvait la porter au château, et attendre les secours promis par le vieillard. Elle délibérait sur le meilleur conseil à

prendre, et celui de revoir Law et Déborah lui paraissait préférable à celui de traverser encore l'Angleterre seule et sans argent ; car John Barclay avait emporté avec son trésor la lettre de lady Amélia à Éliza Harlay. Peut-être lady Amélia avait-elle parlé à Law, à Déborah ! Peut-être savait-elle la fuite ou le malheur arrivé à John, car cette séparation était inexplicable ; il fallait revoir Law, et Caroline était déterminée à reprendre, dès le soir même, le chemin de sa maison, si elle ne pouvait être reçue au château de Rochester. Charles II, de



son côté , réfléchissait profondément ; il déplorait la perte de ses espérances , et frémissait du sort qui lui était préparé , dans le lieu même de sa défaite ; plus d'amis , plus de soldats pour soutenir sa cause , plus d'asile , et pas un moyen de se dérober à la mort ou à une détention plus cruelle encore ! La situation de ces deux êtres assis ensemble ; était presque semblable ; cependant Caroline avait moins à regretter. Un coin de terre , une cabane , et Charles Goring , elle était heureuse ; elle était au dessus des grandeurs et de la fortune ;

mais à celui qui est né dans un palais , il lui faut un trône , des courtisans ; de l'or ; il lui faut tout ce qui n'est point lui-même ; car il ne saurait ni se suffire , ni se consoler. C'est bien pis encore , quand il faut se dérober à tous les yeux , et considérer en ennemi tous les hommes dont on apperçoit seulement la trace imprimée sur le sable.

Le soleil penchait vers son déclin , lorsque tirant de son sein les diamants qui le matin relevaient son chapeau , il demanda à Caroline s'il n'y avait pas dans le voisinage une ville où elle pût les vendre , et

fournir au moins à leur subsistance?

« Je connais peu le pays, lui répondit-elle; mais pensez-vous que, sous les misérables habits qui me couvrent, je pusse me présenter munie de semblables effets? Je serais au moins soupçonnée de vol, arrêtée en conséquence, et si ces effets étaient reconnus, accusée de trahison envers la puissance victorieuse; j'oserais à peine me servir d'un billet de banque trop au dessus de mes facultés apparentes. Mais, si vos habits, quoiqu'en désordre, étaient moins magnifiques, j'ai encore assez de petite monnaie

pour chercher un abri au moins pour cette nuit. » En parlant ainsi , elle mit la main dans son sac où Law et Déborah avaient renfermé un peu de linge, et où elle même avai mis quelqu'argent; elle s'aperçut alors que cette précaution n'avait été qu'un prétexte, et que l'artiste généreux y avait mis une bourse qui renfermait vingt pièces d'or. « Voilà, dit-elle avec joie, en l'offrant au roi, de quoi pourvoir à vos besoins les plus pressants. » Charles la prit, et l'élevant vers le ciel: « O Dieu! s'écria-t-il, une jeune fille fugitive est donc le seul appui

du roi d'Angleterre! » Il lui demanda alors de qui elle tenait cette bourse? Caroline nomma son bienfaiteur; il n'était pas inconnu au prince, qui dans son enfance l'avait vu à la cour de son père. « Pourriez-vous me ramener chez lui? sans doute, il me donnerait un asile! — J'en avais trouvé un dans ses foyers, mais j'y ai été rencontrée par milady Falcombridge, qui est mon ennemie, qui me poursuit partout, qui en veut à ma liberté, peut-être à ma vie; et sans doute cette femme, fille de Crumwell, est au moins aussi redoutable pour vous que pour moi.

D'ailleurs Law vivait avec Cowlay, et hier matin, Cowlay fut arrêté chez lui, sur le simple soupçon d'avoir agi pour vos intérêts. — Cowlay arrêté, s'écria Charles! tous mes amis! . . . . . Que faire! que devenir! vous-même, vous craignez le même sort! — Oui, mais je puis risquer de sortir de ce bois, découvrir un village, un bourg, où je puis vous acheter des habits semblables aux miens, et sous ce déguisement, nous pourrons sortir d'ici. — Quoi! vous vous exposeriez? — N'êtes-vous pas malheureux, et mes propres infortunes ne

doivent-elles pas m'apprendre à offrir les secours que je voudrais trouver ! — Vous n'avez donc point été élevée parmi mes ennemis ? — Non, mais un homme souffrant ne serait jamais mon ennemi. — Ce n'est donc pas au roi d'Angleterre que vous prêtez un appui ? nul intérêt à venir ne vous porte à me secourir ? — Non, je ne suis poursuivie que par une seule personne ; vous l'êtes par tous ceux qui vous entourent ; votre péril est plus imminent que le mien , et quand vous en serez tiré , Charles II , roi d'Angleterre peut-être , ne reverra jamais Caroline.

« Mais, croyez-moi, songeons à vous, et profitons de la bienfaisance de Law. » Ils délibérèrent, et l'avis de Caroline fut de retourner à la grotte où peut-être Pendrell serait de retour. Charles lui ayant appris que quatre frères, laboureurs aux environs de Worcester, l'avaient secouru, et conduit dans ce parc, en attendant qu'ils pussent le mettre en sûreté, ou le faire passer en France. Ce conseil était en effet le meilleur; ils ne trouvèrent point le jeune homme qu'ils cherchaient; cependant il y était revenu; car dans l'obscurité ils rencontrèrent



sous leur main de nouvelles provisions , et un paquet qui leur parut être des habits grossiers. Ils n'avaient pas attendu long - temps , quand une lumière vacillante brilla sous les arbres , et leur annonça le retour de Pendrell. C'était en effet lui ; il était venu vers les trois heures de l'après-midi , et avait été effrayé en appercevant un homme étendu et gravement blessé à l'entrée de la grotte ; il s'en était approché après avoir caché son paquet et sa corbeille dans les broussailles , et lui avait demandé ce qui l'avait réduit à cet état. Le blessé

n'avait pu proférer que quelques mots, et avait seulement fait entendre que, cherchant une jeune fille de ses parentes, qui lui avait échappé, il l'avait trouvée avec son amant, et que celui-ci l'avait assassiné. Voyant qu'il n'était nullement question du roi, Pendrell avait conduit ce malheureux dans l'avenue, où deux autres hommes qui semblaient l'attendre l'avaient emporté, disaient-ils, vers la maison du musicien Law. Caroline se rappela que son ennemi devait lui avoir entendu prononcer le nom de Charles, et c'est en effet, dit-elle

très-bas au roi , le nom de celui qui serait à présent mon époux , si milady Falcombridge ne nous avait séparés. S'ils me croyent avec Charles Belmour, dit-elle, ils ne reviendront pas ; Charles est aussi courageux que vous , et ils le craindront sans doute. Pendrell fit revêtir le roi du costume d'un paysan , enfouit ses riches habits sous la terre , et lui proposa de venir dans une maison où un seigneur de sa cour l'attendait ; c'était le colonel Careless , échappé aussi de la bataille de Worcester. Ce fut un moment de joie pour le prince , qui ne songea

qu'à rejoindre cet officier, espérant qu'il pourrait lui donner des moyens de passer en France. C'était désormais le seul objet de ses desirs. Pendrell lui dit que le colonel était sans moyens pécuniaires : Caroline offrit de nouveau son petit trésor. Le roi ne l'accepta qu'aux conditions qu'elle voudrait le suivre. Elle réfléchit que l'excès des précautions qu'on prendrait pour dérober aux dangers un personnage aussi important, lui servirait de sauvegarde à elle-même, et que, si elle pouvait aussi se trouver en France, elle écrirait à Charles, à sa mère,

à Tillotson , et pourrait enfin se réunir à eux. N'espérant rien de lady Amélia , puisque la perte de Barclay rompait toute communication , elle se rendit aux prières de Charles II , sous sa parole royale qu'il ne trahirait pas le secret de son sexe.

La voilà donc de nouveau engagée dans des routes désertes , non plus avec Barclay , attentif à lui épargner les fatigues et les privations , mais avec un homme dont le danger extrême absorbait toutes les pensées , et renfermait toutes les précautions dans la sûreté de sa per-

sonne. Tant qu'il eut assez de force pour résister à une marche forcée, il s'inquiéta peu si Caroline pouvait le suivre au travers des halliers, des terres labourées; si elle pouvait franchir les fossés, et souvent marcher dans l'eau et la vase des ruisseaux fangeux. Il leur fallut passer tout un jour dans le creux d'un chêne, où à peine Charles et Pendrell avaient-ils la place de respirer; tandis qu'elle, assise entre deux branches inférieures, n'avait pour la garantir que le feuillage, qu'un coup de vent pouvait écarter. Enfin ils joignirent le colonel Ca-

reless qui, se jetant aux pieds de Charles II, apprit à Caroline ce qu'elle aurait dû faire selon les usages qui lui étaient inconnus ; elle ne se repentit point cependant de l'avoir ignoré. Ces frivoles respects peuvent amuser l'orgueil, et varier le jeu des situations dans une cour ; mais Charles ne pouvait se livrer à des prestiges, lorsque dans la réalité son salut dépendait de fuir tous ceux qui avaient été ses sujets. Il était accablé de fatigue en arrivant dans la misérable chaumière, où un pauvre paysan, catholique romain, et connu du colonel,

le reçut, non comme Charles II, mais comme un cavalier échappé de la bataille de Worcester. Caroline était bien plus abattue encore que lui. Le paysan n'avait à leur offrir que du pain noir et du lait de beurre ; il ne pouvait les faire coucher que dans une grange et sur du foin. Quel embarras pour la triste Caroline ! Charles y songea comme elle ; et ne pouvant la trahir, il demanda au paysan de faire coucher son jeune compagnon dans un mauvais grenier au dessus de l'unique chambre qui composait la cabane. « Il n'est pas militaire, dit-il ? et si



quelquefois on venait demander si vous n'en avez pas chez vous , il serait plus à portée d'entendre et de nous avertir. » Le paysan y consentit , et Caroline fut rassurée. Tandis que la flamme de quelques branches sèches ranimait leurs forces , Careless demanda qui était cet enfant dont le roi prenait soin. Charles répondit qu'il avait juré de taire son nom , mais qu'il en avait été secouru , et qu'il désirait qu'on lui rendît les mêmes services qu'à lui-même. Il ressemble beaucoup , reprit Careless , à une jeune fille que j'ai vue à Barwick , chez un

digne vieillard, appelé Melvil. J'ai su qu'il était mort assassiné, et que sa pupille a vécu quelque temps dans les montagnes d'Écosse, non loin de Jedburg, chez une femme qui s'y était retirée, et qui depuis est passée en France. En France, s'écria Caroline! quoi, en France!... mistriss Belmour?... — Oui, justement ce nom-là.... Elle a dû passer en France presque au même temps où nous sommes entrés en Angleterre. Caroline ne répondit rien; mais son agitation était visible. Carless lui demanda si elle connaissait cette dame. « Oui, répondit-elle,

« Je l'ai vue en Écosse. — Seriez-vous son fils ? — Non. — Quelle étonnante ressemblance avec cette jeune personne ! » Caroline se contenta assez pour éloigner toute idée plus approfondie ; et tous quatre allèrent chercher un repos dont ils avaient grand besoin.

Caroline était plus déterminée que jamais à suivre la fortune de Charles II, et à passer en France avec lui ; elle regardait la rencontre qu'elle en avait faite comme le plus heureux événement de sa vie, et se proposait de demander au colonel le lieu où s'était fixée mistress

Belmour. D'ailleurs , une fois en France , avec quelques moyens de subsistance , elle s'adresserait au bienfaisant Law , pour faire passer des lettres à lady Amélia , car certainement mistriss Belmour n'aurait pas caché le lieu de sa retraite à cette aimable fille ; et par cette voie elle lui serait bientôt connue.

Les premières heures de la nuit se passèrent en projets qui offraient la perspective la plus riante ; elle s'endormit ; des songes flatteurs , reproduisant l'image que sa jeune et fertile imagination lui avait

tracée , la bercèrent encore dans son sommeil ; elle se crut heureuse. A son réveil , elle éprouva encore le même sentiment , mais bientôt une réflexion lui fit mesurer la distance qui la séparait du bonheur ; la difficulté d'y atteindre se présenta ; les obstacles s'offraient en foule ; les ressources n'étaient pas égales en nombre ; la principale était déjà diminuée , c'était la force , et Caroline se sentait épuisée par la fatigue des jours précédents. Elle se rendit auprès du roi , et la première atteinte du chagrin qu'elle prévoyait l'attendait à cette entre-

vue. Charles lui dit qu'il s'était séparé du colonel Careless, dans la crainte que deux fugitifs, marchant ensemble, ne fussent exposés à un double danger; et qu'il attendrait dans ce lieu un homme sûr qui lui servirait de guide, s'il lui trouvait un asile. Caroline avait résolu de faire à cet officier des questions relatives à la résidence de mistriss Belmour : elle tomba dans le découragement, lorsqu'elle comprit qu'il était douteux qu'elle pût le rejoindre. Charles II s'en aperçut, et lui fit des questions sur son sort. Elle n'osait d'abord se livrer à lui ;

et lorsqu'elle y fut déterminée par ses instances , elle ne lui dit qu'une partie de ses aventures. Charles espérait peu de sa fortune à venir ; et le danger était si extrême et si présent , qu'il ne pouvait lui donner que bien peu de consolation : il en avait si grand besoin lui-même !

« Que pourrais-je vous promettre en l'état où je suis , disait-il ? vous êtes plus riche que moi , et je me vois réduit à profiter de vos bontés. Si je puis passer en France , que vous y veniez avec moi , j'aurai bien peu de crédit auprès de la reine mère , si du moins je ne puis vous

placer auprès d'elle ; et j'aurai bien peu de moyens , si je ne viens à bout de découvrir mistriss Belmour , et l'heureux époux auquel vous êtes promise. Mais passer en France ! qui m'assurera que nous le pourrons ? »

Comme ils s'entretenaient ainsi en mangeant le pain noir et le lait de beurre que leur avait apportés leur hôte , celui-ci accourut , et les avertissant que deux hommes , dont l'un avait un bras en écharpe , approchaient de la cabane , il leur fit un retranchement derrière des bottes de foin , et les en couvrit abso-



ment, leur recommandant de ne pas remuer. A peine avait-il fini, qu'ils entendirent des voix rauques et discordantes qui demandaient leur chemin, et en même temps un lieu pour se reposer, et quelque chose à manger ! Le paysan leur offrit de les mener à sa chaumière; mais ils s'assirent sur le foin, et s'obstinèrent à demeurer dans la grange. L'hôte déconcerté fut obligé de les laisser là, et d'aller leur chercher les uniques mets qu'il pouvait offrir. A son retour, ils lui demandèrent s'il n'avait pas vu passer un jeune homme, bien vêtu, et

un petit paysan, qui devaient faire route ensemble. — Non. — Tu ne dis pas la vérité. — Pourquoi voulez-vous que je mente ? est-ce que je prends intérêt aux passants ? — Il y va de ton intérêt de le dire, car s'ils sont chez toi !..... — Oh parbleu ! chez moi, Messieurs, vous pouvez y voir, la revue sera bientôt faite. Venez, de la porte vous aurez tout examiné. — Je veux croire, reprit un d'eux, qu'ils ne sont pas restés, mais si tu veux dire quel chemin ils ont pris, nous te donnerons de l'or !..... En même temps il fit en effet sonner quelques

pièces. — Je n'ai pas besoin d'or ;  
il n'est passé personne. — Oh !  
c'est que ta fortune serait faite. —  
Vraiment ? — Sans doute. — Ce  
sont donc des gens bien considé-  
rables ? — Le petit paysan n'est  
qu'une fille déguisée ; le jeune  
homme est son amant , et nous  
avons des ordres de les prendre  
vous deux..... Mais des ordres qui  
viennent de bien haut. Il y a une  
puissance qui donnera des trésors  
à ceux qui les auront découverts. —  
Tout de bon ! — Tout de bon ! —  
Eh bien ! tenez , Messieurs , ce ne  
sera pas moi qui aurai ces trésors

là, car je n'ai vu ni garçon ni fille. — Le garçon s'appèle Charles. — Qu'il s'appèle comme il veut, je ne m'en soucie guère. — Tu ne veux pas nous livrer ces jeunes gens. — Comment vous livrerai-je ce que je n'ai pas ? — Eh bien ! nous sommes sûrs que Charles est chez toi, qu'il y a couché. — Vous. — Oui, nous, et nous allons te le prouver. Ils se lèvent, et l'un parcourant la grange, et l'autre la cabane, tous deux se réunirent pour déplacer le foin et la paille, menaçant le paysan de l'entraîner avec leurs prisonniers. Ils y étaient

occupés, lorsque l'homme que le colonel avait promis d'envoyer au roi, porta ses pas vers la chaumière; le paysan, qui n'avait osé résister à deux hommes, appela celui-ci à son aide contre des brigands, disait-il, qui voulaient le voler; et tous deux, armés de bâtons, tombèrent sur les inconnus. Charles sentit qu'on pouvait alors opposer la force à la force; son chapeau enfoncé sur ses yeux, il sortit de dessous le foin, au moment où il allait être aperçu; et s'élançant sur le premier qu'il rencontre, il le perce d'une dague, cachée sous

ses habits de paysan. Cet homme tombe , et Charles II , lui tenant la pointe de son arme sur la gorge , allait achever , lorsqu'il s'écrie d'une voix mourante : « La vie , M. Charles , la vie , je vous en conjure , et je vais vous remettre un paquet important. Parles , reprit le roi en se levant , mais sois vrai , et je te fais grâce. Prênez mes habits , dit-il , il y a un porte-feuille qui contient des choses dont je crois que je n'ai plus besoin. » Charles s'en saisit aussitôt , et le remit à la tremblante Caroline. Elle l'ouvrit , et les larmes aux yeux , porta à ses lèvres

une lettre de la bienfaisante Amélia.

« Je sais avec qui vous êtes , ma bien aimée Caroline , et je ne comprends pas comment vous vous êtes rencontrés. Mais vous ne savez pas que votre compagnon est également connu , et vous ignorez combien ses périls sont pressants. Comme il ne souscrirait pas aux conditions qu'on veut lui imposer , sa liberté , ses jours peut-être sont menacés. Qu'il se rende à Bristol ! qu'il s'embarque à Lyme ! qu'il aille chercher un asile dans le sein maternel ! Si votre délicatesse est un obstacle à la célérité de sa marche , aban-

donnez-le plutôt à sa destinée ; la fuite est le seul obstacle aux maux qu'on lui prépare ; chère Caroline ; votre devoir est de conserver son unique espérance à une mère infortunée , qui n'a que trop gémi des pertes qu'elle a faites , et pour qui cette dernière serait un arrêt de mort. Je n'ai à vous offrir que les moyens qui doivent vous manquer depuis que vous avez perdu votre premier guide ; celle que je charge de ce porte-feuille s'intéresse à vous ; et si vous êtes forcée de vous séparer de celui qui vous accompagne , elle saura vous dérober pour



un temps à toutes les recherches ; et ses amis et les vôtres trouveront des moyens de vous conduire en France , jusqu'à ce que des événements plus heureux vous ramènent en Angleterre triomphants et fortunés. Aujourd'hui , Caroline , il faut qu'il parte , qu'il se dérobe à la vigilance de ses ennemis ; le savoir en sûreté est le plus ardent des vœux de votre amie , lady Amélia.»

« Parles , reprit Charles II au mourant , de qui tiens-tu ce portefeuille ? — Il fut envoyé à Déborah , la gouvernante du musicien Law. C'était moi qui suivais les traces de

miss Caroline, et qui vous trouva avec elle dans le parc de Rochester; vous me cassâtes un bras, et je fus reporté dans cet état à la maison du musicien, chez qui je devais attendre les ordres de milady Falcombridge qui n'était qu'à trois lieues de là. Mon camarade partit pour lui rendre compte de ma découverte. Dans l'intervalle, ma jeune maîtresse envoya cette lettre et ce porte-feuille à Déborah, qui ne les a pas reçus; je m'en étais emparé pour les remettre à milady. Celle-ci me renvoya les ordres les plus pressants de vous suivre, et

de ne pas vous perdre de vue jusqu'à la première ville, si toutefois nous ne nous sentions pas assez forts pour nous saisir de vous, et vous entraîner vers les premières gardes à qui nous devions vous remettre comme des gens attachés au parti du roi que l'on cherche aussi de tous côtés. Tout malade que j'étais, il a fallu partir; pour la seconde fois, je suis tombé dans vos mains; et à cette heure il n'y a plus de fortune, je n'en relèverai pas. Mais prenez garde à vous, car mon compagnon Wil vous est échappé.» En disant ces

mots, il lui prit une faiblesse qui fut la dernière, et il expira quelques minutes après.

« Il y a une erreur, dit tout bas Caroline au roi; ces misérables, me voyant avec vous, vous ont pris pour Charles Belmour. Votre âge, votre taille, la même couleur de cheveux, les mêmes carnations, tout a pu les jeter dans l'erreur. Prince, vous n'êtes point connu; mais quoique lady Amélia soit trompée comme les agents de sa belle-mère, je dois suivre ses conseils. Partez; cette femme acharnée à me poursuivre, et croyant trouver en

vous celui qu'elle persécute ainsi que moi, va peut-être nous atteindre de nouveau; moi j'irai trouver le respectable Law; et cette Déborah qui, dit-on, me connaît et s'intéresse à moi..... Non, lui dit Charles II; il en arrivera ce qu'il pourra, ne nous abandonnons point l'un et l'autre. Ma force et mon courage peuvent encore vous servir, et votre entretien a tant de charmes! Votre raison est si consolante! ne m'en privez point. Si vous ne pouviez en effet accompagner ma fuite, je ne veux pas du moins vous quitter errante dans les

bois, et sous le toit d'une misérable chaumière. Je laisserai des amis en Angleterre, et je veux vous recommander à eux. Depuis quelques jours, vous jugez ce que vous devez attendre de mon respect pour votre sexe; il égale mon admiration pour vos vertus.» Caroline n'osa refuser, quoique ce ne fût pas un avis très-prudent, et ils examinèrent ensemble le porte-feuille qui était fort riche, relativement à leur situation. Caroline força Charles II à prendre sur lui la moitié de ce qu'il contenait; et après avoir aidé à l'hôte et au guide à cacher sous la

terre le corps du malheureux agent des vices de milady Adelina, il changea encore d'habits avec le paysan, et reçut de lui, au lieu de bottes, une vieille paire de souliers. Ils partirent, et dans la route Charles fit à Caroline des questions sur son jeune ami, son nom, son rang, et sur les causes de l'inimitié de cette femme. Caroline, incertaine si elle pourrait passer avec le roi sur les bords où elle comptait retrouver sa famille, espérant que lui n'oublierait pas les services qu'elle lui avait rendus, pourrait connaître le lieu de leur retraite,

et l'en informer, ne crut pas devoir lui déguiser plus long-temps le vrai nom de sa mère adoptive. Charles avait connu lord Goring; il versa des larmes à son souvenir, et promit à Caroline de la placer auprès de la reine sa mère, et d'attacher Charles Goring à son service, s'il avait le bonheur de mettre le pied sur les côtes de France, et de retrouver ces personnages intéressants pour le fils de Charles I<sup>er</sup>. Lady Amélia, convaincue que Caroline était avec son amant, ne faisait nul doute qu'elle ne sût ou rejoindre sa mère; et cette fa-



tale erreur la laissait dans une cruelle incertitude. Elle informa Charles II des motifs de la haine de milady ; et jugeant par la lettre d'Amélia que le nom de Goring lui était connu, elle comprenait trop que ce nom pouvait conduire le fils à l'échafaud, sur lequel on avait immolé le père.

Toutes les réflexions que les événements faisaient naître auraient adouci les fatigues du voyage, si le malheureux roi n'avait pas souffert de la petitesse des souliers que le paysan lui avait donnés. Il le blessèrent tellement, qu'au bout de

trois milles , il fut obligé de les ôter et de marcher pieds nus. Bientôt les haies par dessus lesquelles il fallait passer eurent déchiré ses bas ; les terres labourées et les pierres tranchantes finirent par lui faire de cuisantes blessures. Caroline soutenait sa constance avec un soin infatigable. Quand ils trouvaient un ruisseau , elle lavait ses plaies , entortillait ses pieds avec de larges feuilles des plantes grasses qui croissent autour des marécages ; et quoiqu'elles fussent presque au même instant déchirées par la marche , elles rafraîchissaient un peu les chairs

meurtries et entamées. A tout moment Charles II s'arrêtait et protestait qu'il allait demeurer en chemin, et qu'il préférerait tomber dans les mains de ses ennemis aux tourmens qu'il endurait. Caroline souffrait moins que lui, mais elle était accablée de lassitude, et cependant elle ne se plaignait pas. La constance est une vertu particulière des femmes ; en tout, elles la portent plus loin que les hommes. Elle consolait, elle encourageait, elle faisait par fois briller l'espoir, souvent en exaltant le courage qu'on avait perdu ; elle en faisait renaître une étincelle : ce que

n'eût pas fait l'austère raison d'un ami, une jeune fille savait l'obtenir par des soins tendres et caressants. Enfin, après un demi-jour et une nuit, on arriva dans un lieu aussi misérable que le premier. Point de nourriture restaurante, point de liqueur bienfaisante; un lit de paille, à peine du feu. Quelle situation pour un homme élevé dans la mollesse, et même pour une jeune femme à qui jusque-là rien n'avait manqué! Mais le sommeil est un bien qui suit toujours l'excès des fatigues, quelle que soit leur cause. Sans cela tant d'infortunés en joui-

raient-ils ! Leurs forces succomberaient à sa privation totale , et les premières atteintes du malheur dépeuplèrent la terre. Charles et Caroline en jouirent pendant une journée , après qu'elle eut d'une main légère appliqué sur les plaies de son compagnon des herbes émollientes qu'elle connaissait, et qu'elle avait ramassées pendant sa route.

Le lendemain on sut procurer au roi des bas et des souliers en meilleur état que la veille ; les soins de Caroline empêchaient seuls l'effet dangereux des marches forcées ; car pendant quelques jours leur

guide les conduisit d'une habitation à l'autre , toujours chez de pauvres catholiques, dont les facultés ne répondaient pas à leurs desirs obligeants. Enfin ils arrivèrent chez un ministre catholique aussi, nommé Huddelstone , chez lequel ils furent mieux couchés , mieux nourris , et qui rendit au roi des services inestimables dans sa position. D'abord il lui donna des vêtements ; les siens étaient déchirés par les épines ; son linge était en lambeaux. Il lui procura un cheval et le conduisit chez le lord Wilmot , comte de Rochester , le même pour qui Caro-

line avait encore une lettre de Law. Le comte était caché aux environs de la maison de M. Huddelstone, dans le comté de Straffort; il introduisit Charles II chez M. Laney, gentilhomme de cette province, et là il prit du repos, et retrouva toutes les commodités de la vie. Là, on délibéra sur la manière de le conduire à un port de mer, et de le faire embarquer; il n'y avait pas de temps à perdre, car devant la porte de la maison, était affichée la proclamation du parlement qui mettait à prix la tête du fugitif pour une somme de mille livres

sterlings , et déclarait coupable de haute trahison quiconque lui donnerait asile. Le fils de M. Laney , colonel au service de Charles , ouvrit l'avis de conduire le roi vers Bristol ; et afin qu'il pût échapper aux regards curieux , il lui proposa de courir à cheval devant la chaise de miss Jenny Laney , sa sœur , qui allait dans cette ville , chez une de ses parentes. Charles II consentit , mais alors il déclara quelle était la personne qui l'accompagnait , et que , dit-il , il ne voulait pas abandonner. Caroline remit au comte de Rochester la lettre de Law ; ce-



lui-ci la considérant avec le plus vif intérêt, d'après la recommandation de son vieil ami, et la reconnaissance de Charles, la conduisit à la jeune miss qui l'accueillit avec grâce; et lui faisant reprendre des habits de femme, la plaça dans sa propre voiture sous le simple aspect d'une femme de chambre, ce qu'elle ne proposa pas sans lui en faire mille tendres excuses. Milord Wilmot n'en pouvait faire davantage; obligé lui-même de se cacher et d'attendre que des amis lui rendissent la liberté de reparaitre; le lieu de sa retraite n'aurait pas

été très-sûr pour Caroline. Il était déjà assez embarrassé de la situation fâcheuse de sa femme qui , le jour de la bataille de Worcester, était accouchée de ce comte de Rochester, célèbre sous le véritable règne de Charles II, par ses talents et par les folies qui le conduisirent si jeune à la misère et au tombeau. D'ailleurs Caroline avait toujours l'espoir de s'embarquer avec le roi ; elle accepta donc les offres de miss Jenny ; et Charles II, métamorphosé en coureur , devançait la chaise de ces deux femmes. Pendant le voyage, miss Jenny disait, dans les endroits

où elle couchait, que Williams, c'était le nom qu'elle donnait au roi, était un jeune fermier de son père qui n'allait avec elle que pour se remettre d'une fièvre-quarte dont il était atteint depuis plusieurs mois. Elle lui faisait donner une chambre à lui seul ; l'attentive Caroline avait soin de lui porter à souper ; et lorsque tout le monde était couché dans les auberges, elle et miss Jenny venaient passer quelques heures avec lui. Arrivés enfin à Bristol, chez mistriss Norton, on lui fit encore donner un logement décent, car on était convenu de ne

pas l'y découvrir. Mais miss Jenny ayant recommandé qu'on lui portât un bouillon, le sommelier se chargea lui-même de ce soin; et le regardant, il le reconnut, mit un genou en terre, et lui baisa la main. Charles II l'embrassa, lui recommanda le secret, et pria Caroline et Jenny de le lui faire jurer, les maîtres de la maison n'étant pas d'un caractère assez ferme pour s'exposer aux peines énoncées dans toutes les proclamations. Le bon homme observa la prudence qui lui était recommandée; et après quelques jours de retraite, le comte de

Rochester vint chercher Charles II et le conduisit chez sir Francis Windham, où il fut reçu avec une généreuse hospitalité. Là, Caroline, obligée de le suivre, fut reçue comme une parente de mistress Windham, qui allait passer sur le continent pour des intérêts de famille. M. Ellison, ami de sir Windham, se chargea de trouver une barque à Lyme pour transporter en France deux passagers. Un patron s'offrit, fut bien payé d'avance, et indiqua sur le rivage, et près de la ville, un lieu où il promit de venir les prendre. Le roi,

miss Caroline , lord Wilmot et sir Windham se rendirent dans une mauvaise auberge à l'entrée de la nuit. Inutile attente ! personne ne parut. Les heures s'écoulèrent dans une pénible anxiété, et dans la crainte d'être trahis. La femme du patron , zélée protestante , soupçonnant son mari de quelque projet dangereux , l'avait menacé de le dénoncer aux magistrats s'il sortait du port avant le jour. Elle n'avait aucun indice de la vérité , mais ses alarmes n'en exposèrent pas moins le roi au plus grand danger. Le jour parut ; c'était celui d'une fête so-

lennelle ; un fougueux presbytérien qui avait servi dans l'armée du parlement contre Charles I<sup>er</sup>, prêchait dans une petite chapelle, vis-à-vis l'auberge où étaient encore le roi et ses amis. Un nombreux concours de peuple l'empêchait de risquer son départ, quoiqu'il fût dangereux de rester. Un maréchal de la secte du prédicant s'approcha des chevaux, préparés pour les étrangers qui ne se montraient pas ; en examinant celui du roi qu'il tenait de M. Huddelstone, il dit à l'aubergiste que cet animal venait des provinces septentrionales, et

qu'il le reconnaissait à la nature des fers. Celui-ci, ayant sans doute conçu des soupçons d'après les propos de la femme du patron, se rendit dans l'église, parla bas à plusieurs de ses amis; ses discours parvinrent aux oreilles du prédicant, qui se hâta d'annoncer que Charles Stuart était dans l'auberge. Heureusement Caroline était près d'une fenêtre; elle entendit prononcer ce nom dans la foule; elle avertit le roi et ses amis, et tous ensemble, sentant qu'il ne fallait pas attendre la force publique, descendirent, montèrent à cheval, et



s'éloignèrent au grand galop , sans que personne osât les arrêter , tant l'audace en impose à la foule. On avait cependant été chercher le constable qui , arrivant après leur départ , prit aussi des chevaux pour courir après eux , mais ils profitèrent de l'avance qu'ils avaient prise , et on les perdit de vue après quelques pas. Le roi n'osa pas cependant retourner chez sir Vindham , et dirigea sa marche sur Héales , près Salisbury. Vers Desborough , en tournant au pied d'une hauteur , il rencontra , sans aucun moyen de l'éviter , un régiment de cavalerie ,

qui défilait aussi du côté de cette ville. Quelle extrémité ! il est obligé de côtoyer la colline avec quelques officiers qui lui parlent, lui font des questions, et lui apprennent qu'ils cherchent Charles Stuart, et qu'ils se promettent de le rencontrer. Nul ne le connaissait ; ils se quittent, et en arrivant à Heales, le roi s'aperçoit qu'ils n'ont plus Caroline avec eux. Il se désespère de cette circonstance qui n'influaient cependant en rien sur sa destinée. Mais l'habitude de quelques jours d'un malheur commun avait attaché ce prince à l'infortunée. Il ad-

mirait cette modestie naturelle et sans art , qui lui semblait une garde suffisante , et ne laissait pas entrer dans son âme le soupçon qu'on pût en passer les bornes : sa franchise , sa générosité , c'étaient des vertus dont un roi fait rarement l'expérience. Charles II n'avait encore rien vu qui ressemblât à Caroline ; et dans son ignorance des usages du monde , elle déployait un caractère si naïf , qu'il avait à ses yeux une teinte d'originalité singulièrement attachante. Il montra une douleur si vive , que sir Francis Windham repartit sur

l'heure , et courut vers la hauteur où ils avaient rencontré les troupes, présumant que la frayeur l'avait détournée du chemin ; mais ses recherches furent vaines ; et pour mettre Charles Stuart en sûreté, il n'y avait pas un moment à perdre. Un prêtre de la cathédrale de Salisbury se chargeait de lui procurer le passage sur un vaisseau. Un officier des troupes royales, sous Charles I<sup>er</sup>, promit de lui faire trouver une barque à Brighthelmsted ; il lui fallut donc quitter sa retraite d'Heales , où il avait été reçu chez un sergent nommé Hydes , sans

être informé du sort de Caroline.

« Le souvenir de cette jeune fille, dit-il à sir Francis, m'arrache des larmes ; je frémis à l'image de ses dangers. Windham, au nom de l'humanité ! au nom de votre roi malheureux et fugitif, suivez ses traces ; informez-vous de cette aimable fille , de cet être sensible , que sa bonté naturelle a porté à me secourir , à soulager mes ennuis , à soutenir mon courage ; dont la compatissante générosité s'est dépouillée en ma faveur. Mon cher Windham , nulle femme peut-être ne peut m'inspirer de semblables

mouvements ; je la respecte et l'admire ; cherchez-la , protégez-la ; qu'elle trouve par vos soins un asile qui la dérobe à son odieuse ennemie ; traitez-la comme la sœur de votre roi. » Windham le promet ; Charles en exigea le serment. « Tenez, ajouta-t-il , en tirant de son sein une partie de la brillante agraffe de son chapeau , j'ai brisé ces ornements superflus ; que cette portion serve aux besoins de cette infortunée , jusqu'à ce qu'en sûreté dans un autre climat , je puisse assurer son bonheur en la rendant à ses amis. Et vous , mes enfants ,

qui m'avez accueilli au péril de votre vie, prenez ce diamant dont le prix peut améliorer votre sort ; et si Caroline venait se réfugier chez vous, qu'elle y trouve l'hospitalité que vous m'avez accordée.»

A ces mots il les quitta ; cette fois il n'éprouva point d'obstacles à son départ, et vint aborder à Fécamp, où il se reposa de tant d'inquiétudes et de fatigues.

---

## CHAPITRE IX.

**Q**UE faisait cependant la jeune Amélia, gardée à vue par sa belle-mère, à qui ses vertus faisaient ombrage. De retour à Londres avec elle, elle la faisait coucher dans sa chambre, et prenait toutes les précautions possibles pour ne lui laisser au dehors aucune communication. Amélia ne jouissait plus de la liberté à laquelle les jeunes anglaises sont accoutumées. Elle ne sortait de l'hôtel de son père qu'a-



vec milady , ne recevait personne que milady ne fût présente. Sous un léger prétexte , elle l'avait séparée de Sarah , sa favorite ; et présidant elle-même à sa toilette , elle ne laissait que rarement approcher d'elle ses propres femmes. Amélia murmurait quelquefois de cet esclavage ; aussitôt milady attentive et caressante multipliait autour d'elle les fêtes et les plaisirs : ingénieuse à lui offrir tout ce qui pouvait lui plaire , elle la réduisait au silence par l'excès de ses soins ; mais elle ne pouvait empêcher à ses réflexions , et Amélia voyait bien

qu'elle cherchait à lui dérober ses projets contre Charles Goring et Caroline. Cromwell triomphant, et désormais souverain en Angleterre, était aussi de retour à Londres. L'orateur de la chambre, le lord maire et tous les magistrats avaient été à sa rencontre, fort au delà de la ville, en habits de cérémonie. A son arrivée les exécutions commencèrent, et les amis de Charles II furent immolés comme l'avaient été ceux de son père. Le comte de Derby périt avec eux. La comtesse sa femme, soeur de milady Goring, retranchée dans son château de

l'île de Man, le défendit encore, comme elle avait fait dans celui de Latham, mais ce fut inutilement; et cette courageuse femme fut contrainte de fuir devant les troupes envoyées pour réduire l'île. Heureuse de se sauver de leur fureur, elle traîna une vie errante, livrée à l'indigence et à la douleur d'avoir perdu son époux. Cromwell abandonna au général Monk le soin de soumettre l'Écosse, qui fut bientôt réunie à l'Angleterre, malgré les efforts du clergé protestant. Le seul déplaisir que les circonstances firent éprouver au

protecteur, fut d'apprendre que Charles II avait échappé. Malgré la vigilance de tous ceux du parti prétendu républicain, nul de ceux qui avaient contribué à la fuite du roi ne fut découvert. Le comte de Rochester qui était parti avec lui fut le seul accusé ; l'on supposa qu'il ne s'était servi que de personnages obscurs, et ceux de cette classe qui auraient pu faire découvrir les autres, gardèrent si bien leur secret que nul ne fut inquiété.

C'était au moment où l'on s'occupait le plus de cet événement, qu'un jour le capitaine des gar-

des de Crumwell , vint apporter à l'hôtel de milady Falcombridge l'ordre de conduire lady Amélia au palais de milord Protecteur. Lady Amélia obéit sans pouvoir se rendre raison d'un semblable message. Elle trouva , dans le cabinet de Crumwell , le lord Falcombridge son père , qu'elle ne savait point de retour d'Irlande. Tous deux avaient un maintien froid et mécontent. « C'est donc vous , Madame , lui dit le Protecteur d'un ton sévère , qui protégez la fuite des ennemis de Dieu et de l'État ? — Fille imprudente , ajouta

milord, c'est donc ainsi que tu employes les sommes que tu tiens de la libéralité d'un père? — J'ignore ce que vous voulez me dire, répondit-elle avec la noble assurance de quelqu'un qui ne se reproche pas même une faute. Daignez-vous expliquer, Milord, et vous, mon père, apprenez-moi de quel crime vous pouvez me croire capable? Connaissez-vous cette lettre, répliqua Crumwell, en lui montrant celle qu'elle avait écrite à Caroline. — Oui, Milord. — Hé bien! — Que peut-on inférer de cette lettre, qui ait rapport aux

intérêts de l'État et de la religion ?

— Quoi, reprit le lord, tu favorises l'évasion de Charles Stuart, tu lui envoies de l'argent..... — Moi, mon père ! — Oserais-tu le nier ?

— Sans doute, je le nie, et certes je n'ai nullement pensé à Charles Stuart, et n'ai pris nul intérêt à sa fuite. — Cette femme à qui tu écris était avec lui..... — Avec Charles Stuart ? Eh non ! mon père, on vous trompe. — Comment nous expliqueras-tu tes expressions ? Tu dis à cette femme que *son compagnon est connu ; que ses périls sont pressants ; que sa liberté, ses jours*

*sont menacés ; qu'il faut épargner un nouveau malheur à sa mère , et que tu veux les réunir jusqu'à ce que des événements plus heureux les ramènent en Angleterre triomphants et fortunés ! Quels événements espères-tu , dis-moi ? Explique-moi par quel hasard ma fille se trouve liée avec une femme perdue sans doute, avec la maîtresse de Charles Stuart ! Comment elle sépare ses intérêts de ceux de son père , de sa patrie et de sa religion ! — Mon père et vous , Milord , daignez m'entendre. Non , je ne sépare point des intérêts si chers , et*



certes , je dois me regarder comme bien étrangère à ceux de Charles Stuart. J'ai voulu garantir d'une haine injuste et redoutable deux personnes à qui j'ai voué une amitié réelle , mais qui ne sont ni les amis de Charles , ni les ennemis de la république , et dont le rang ne peut être ni suspect à ce gouvernement-ci , ni utile au parti opposé. Ils sont pauvres tous deux ; Caroline est inconnue , errante ; sa fortune la réduit à implorer des secours , et ne lui permet pas d'en offrir. — Mais comment vous croire , Madame , lorsque vous indiquez la

route qu'on doit suivre ; lorsqu'en effet , Charles Stuart a suivi vos instructions , est passé à Bristol et à Lyme. — Comme cette route est la plus facile , il ne serait pas étonnant que dans les combinaisons qu'il a dû faire , Charles Stuart l'ait choisie comme moi. — Vous parlez d'un homme pauvre , dites-vous ? eh ! comment un homme sans moyens a-t-il des ennemis qui en veulent à sa liberté ou à sa vie. Il est donc criminel ? Quel est son état ? Son nom ? Plus d'un rebelle , plus d'un proscrit , est aujourd'hui privé de fortune , et n'en est pas moins à

craindre. — Celui à qui je m'intéresse est proscrit peut-être par un ressentiment particulier, mais il n'est point rebelle, et l'indigence fut son partage dès sa tendre jeunesse. — Son nom enfin ! — Il s'appelle Charles Belmour; il est né en Ecosse. — Et cette Caroline, quelle est-elle ? — Elle a été adoptée par la mère de Charles Belmour; elle doit être l'épouse de son fils. — Quelle est-elle ? — Je l'ignore; elle ne le sait pas elle-même : orpheline, abandonnée, recueillie dans sa misère par mistriss Belmour, elle lui est devenue extrêmement chère. —

Quels sont donc ces ennemis si puissants qui persécutent ainsi des gens obscurs, dont l'existence est si peu importante? « Amélia se tut, baissa les yeux, et son silence parut au soupçonneux Crumwell une preuve contre elle. « Lady Amélia, reprit-il, votre fable n'est pas conçue avec art. Tout y est incohérent, incroyable, et je vais vous donner une preuve que votre jeune homme obscur et pauvre est Charles Stuart; que votre Caroline, orpheline et inconnue, est peut-être sa maîtresse, et sans doute fille de quelque rebelle comme lui. »

A ces mots , il tira d'un coffret , placé près de lui , des diamants séparés d'une riche parure. « On a trouvé chez cette femme ces pierrieres qui ont été reconnues pour avoir fait partie de l'agraffe que Charles Stuart portait à son chapeau le jour de la bataille de Worcester. » Amélia demeura confondue ; cette énigme lui parut inexplicable. « Je ne sais où j'en suis , répondit-elle après un long silence. Mais non , Milord , on vous en impose , puisque la malheureuse Caroline est en votre pouvoir , interrogez-la ; je suis sûre..... — Qui te dit qu'elle

soit arrêtée, lui demanda son père? — Comment sait-on que ces diamants étaient sur elle? — Ceux entre les mains de qui elle a été quelques heures. — Elle a donc échappé! Dieu soit béni, s'écria la jeune et bienfaisante fille! On vous trompe, Milord; ces diamants n'ont pas été dans ses mains; encore une fois, Caroline ne trahit ni vous ni l'État. Mais enfin, reprit le lord Falcombridge, ne nous diras-tu point qui sont ceux qui poursuivent cette fille et son amant. Mon père..... — Eh bien! — Il vous souvient qu'au château de

l'Hermitage..... — Achève.... Milady Falcombridge , séduite sans doute par de faux rapports , conçut des soupçons contre la jeune Caroline , la dénonça elle-même à milord Protecteur , et milord donna l'ordre de la faire arrêter !..... Sans doute milady était trompée ; dans les temps de trouble il ne manque pas de délateurs , et peut-être il en est peu qui n'altèrent pas la vérité dans leurs rapports intéressés. Caroline eut le bonheur d'échapper ; et depuis milady , obstinée à croire sa liberté dangereuse , la poursuivit avec acharnement. Moi , qui la

connais, qui l'aime d'autant plus que je la vois injustement persécutée, j'avoue que j'ai employé quelques soins à la garantir des pièges qu'on pourrait lui tendre. --- Il me semble, reprit Crumwell, que vous vous intéressez plus à son compagnon qu'à elle-même. Est-ce encore milady Falcombridge qui en veut à cet ami de votre Caroline ? » Amélia ne répondit rien. « C'est trop, dit-il alors d'un air sombre et concentré, c'est trop écouter une justification aussi peu satisfaisante ; vous abusez, Amélia, de mes bontés pour votre père ; tout



vous accuse , tout vous condamne ; et si je n'écoutais que ma juste indignation , des ordres rigoureux sortiraient à l'instant de ma bouche ; mais je vais au Conseil ; de là j'irai prier le Dieu qui donne la force à nos reins et la lumière à notre conscience : il me prescrira la conduite que je dois tenir pour la gloire de son saint-nom et le bien de l'État. » A ces mots il sortit , donnant ordre à ses gardes de veiller à la porte, et d'empêcher le père et la fille de sortir de son cabinet.

Un voile sombre était répandu sur l'imagination de lady Amélia ;

elle ne concevait plus rien , elle n'avait pas une idée distincte et séparée de toutes celles qui s'accumulaient dans sa tête. Cette inculpation relative à Charles Stuart, et qui frappait sur elle et Caroline ; ces diamants saisis sur Caroline , qui cependant n'était pas arrêtée , et à qui l'on pouvait en imputer la possession , lorsque selon toute apparence , Charles Stuart les avait donnés à d'autres , ou que d'autres les lui avaient ravis ; le nouveau danger qui menaçait Caroline , accusée de trahison ; tout l'effrayait , tout la jetait dans l'incertitude. Ces

pierreries, enfin, si Charles Stuard les avait données, pourquoi après les avoir acceptées, les avait-on rapportées à Crumwell; elles n'avaient pas été reçues pour trahir le donateur, puisque sa fuite était réelle! Si on les lui avait enlevées par fraude ou par violence, ce n'était pas non plus pour les rendre. Quant à Caroline, très-certainement elle ne connaissait pas Charles II, n'avait eu, ni pu avoir aucune relation avec lui. Que de conjectures! que de raisonnements sans aucune base fixe, et par conséquent sans résultat! Mais une

autre genre de situation bien plus embarrassante pour lady Amélia, c'était de se trouver placée entre Crumwell et le lord Falcombridge. Que peut-elle dire ? Qu'a-t-elle à répondre ? Fera-t-elle rougir le front d'un père ? Lui fera-t-elle comprendre que sa femme le trahit ? Crumwell sera-t-il instruit par elle de la conduite de sa fille ? Livrera-t-elle le secret d'une femme qui lui a tenu lieu de mère , qui l'a élevée , qui lui a constamment prodigué les caresses , les bontés , les complaisances auxquelles son humeur hautaine semblait absolument

étrangère. Elle aime Caroline ; elle s'intéresse au jeune Goring , mais elle respecte son père ; elle craint de manquer de reconnaissance envers milady , et elle redoute pour elle la sévérité politique du Protecteur. Jamais une jeune fille modeste et sensible ne se trouva dans une position où il fût plus difficile de choisir. Un profond silence régnait entre deux personnes qui avaient un besoin extrême de se parler , mais qui se sentaient captives dans un lieu où les paroles pouvaient être interprétées. — Mon père !..... dit enfin Amélia à

voix basse ; milord ne répond rien..... Mon père !..... répète Amélia..... — Eh bien ! — O mon père , j'ai dit la vérité !... — Je suis tenté de te croire , mais le Protecteur ne le croira jamais. — Son jugement m'importe peu, si le vôtre m'est favorable. — Quoi ! tu ne sens donc pas le danger que tu cours ! — Quel danger ? — Eh ! malheureuse fille , il va te mettre en jugement ! — En jugement , moi !..... O ciel ! il faudra donc me justifier ! s'écria-t-elle par un mouvement involontaire. — En as-tu d'autres moyens que ceux dont tu viens de

parler..... — Oh ! mon père..... —  
Parle , mon enfant , ne me dé-  
guise rien..... Parle-moi ! — Oh  
non ! mon père , non , je n'ai rien  
à dire , je suis innocente ! oh ! par-  
faitement innocente ;..... mais.... je  
serai sacrifiée ; n'importe , je ne  
puis ,... non , je ne puis..... Et en  
parlant , ou plutôt en bégayant  
ainsi , elle vint se précipiter sur  
son père , et cachant son visage sur  
son sein , elle y répandit un torrent  
de larmes. Ses sanglots attirèrent le  
capitaine des gardes ; cet homme  
n'était pas au nombre des farouches  
satellites du palais ; il leur fit ob-

server qu'il n'était pas seul en ce lieu, et que la prudence leur ordonnait de se contenir. Demeurés ensemble, lady Amélia revint de cet instant d'égarement qui s'était emparé d'elle, et son père s'étant assis, l'attira doucement sur ses genoux, et la pria de lui dire en vérité, si elle avait donné des secours à Charles Stuart. Elle l'assura que non ; et son accent, et ses traits pleins de candeur, firent passer la conviction dans l'âme de son père. — Mais tant d'attachement pour cette Caroline, comment peux-tu me l'expliquer ? — Je vous l'ai dit,



mon père ; elle est orpheline , abandonnée de tout l'univers , sans protecteur , sans asile , et poursuivie par une injuste prévention. — J'excuse cet aveugle mouvement d'humanité , quelque fatales que puissent en être les suites ; mais ce Charles Belmour ?.. — Mon père , il est malheureux aussi ! — Crois-tu pouvoir secourir tous les malheureux ! — Ah ! si je le pouvais ! — Enfin que peut craindre milady Falcombridge d'une fille aussi obscure que tu me dépeins cette Caroline ? En quoi peut-elle nuire à l'état ? — Je l'ignore , mon père , elle est trompée

par de faux rapports ; on a calomnié la fille la plus aimable et la plus vertueuse , et milady ne revient pas toujours sur elle-même. — Je le sais ; mais pourras-tu m'expliquer pourquoi Charles Belmour, aussi dénué de moyens que la jeune personne, est menacé comme elle ? pourquoi sa liberté , ses jours ne sont point en sûreté , car ce sont les termes de ta lettre ?.... Est-ce encore milady Falcombridge qui dans sa haine enveloppe aussi l'époux prétendu de Caroline ? Parle ; Amélia, ne déguise rien à ton père..... Ici, les terreurs d'A-

mélia recommencèrent, elle pâlit, sa voix tremblante ne pouvait plus articuler un mot..... Non, mon père, dit-elle, c'est un secret que je ne dévoilerai jamais,..... et s'arrachant des bras de son père, elle s'élança sur un fauteuil à l'autre bout du cabinet, son mouchoir et sa main sur ses yeux, dans un état de souffrance qui fit verser des larmes à milord ! Fille incompréhensible, s'écria-t-il ! ne peux-tu me confier ce secret important ? Je te jure de ne le point révéler s'il intéresse l'honneur et la vie de qui que ce puisse être ; mais ma prudence peut

y trouver pour toi des moyens de salut que ton inexpérience te dérobera sans doute.... — L'honneur... la vie..... dit-elle avec un accent douloureux, puis après un moment de silence, elle reprit en se jetant à genoux : mon père, cessez de me presser.... Elle en aurait dit davantage, mais la porte s'étant ouverte avec fracas, ils virent paraître milady Falcombridge, pâle, échevelée, le trouble dans les yeux, la démarche égarée ; elle venait de forcer le cabinet de son père : le premier objet qui la frappe, est Amélia au pied du lord ; elle s'ar-

rête immobile, attendant que l'un ou l'autre développent leur pensée. Elle comprend qu'Amélia n'a point parlé ; elle en conclut qu'elle ne connaît rien de ses projets et de sa conduite, et demande une explication de ce qu'on est venu lui apprendre. Lord Falcombridge lui présente le danger d'Amélia ; elle l'embrasse et s'évanouit. Ce fut dans cet état que Crumwel de retour les trouve dans son cabinet. Qui donc a laissé entrer cette femme, dit-il avec colère ? Puis reprenant aussitôt son maintien composé : « Dieu peut être offensé, dit-

il, mais il est clément ; il est miséricordieux ; il excuse le pécheur, et surtout quand son entendement, jeune encore, a pu être obscurci par les ténèbres dans les voies obscures. Lady Amélia est coupable ; mais Jésus s'est manifesté à moi, et il ne veut point sa perte. Milady Falcombridge est chargée de la conduire sous une sûre garde au château d'Édimbourg ; je la confie au général Monk ou à ses lieutenants, tous me répondront de sa personne. Dieu ne m'a point révélé le temps qu'elle y demeurera prisonnière ; il défend qu'elle y

ait nulle communication avec personne ; du reste , elle y sera bien traitée , visitée souvent par les ministres du vrai culte , et ramenée par eux , du moins c'est mon vœu , dans les voies de Dieu et dans la fidélité envers la république dont il m'a institué le protecteur. — Et moi , milord , resteraï-je aussi en prison ? — Non , fut la seule réponse ; et vous , Milord , ajouta-t-il , je vous défends de quitter Londres sans mon ordre , sortez tous. » On obéit , des gardes à cheval les accompagnèrent à leur hôtel , et se placèrent aux portes extérieures ,

et l'on établit à l'intérieur un piquet de fantassins qui rôdait perpétuellement dans l'enceinte.

Ce fut là que milady , seule avec son mari et sa belle-fille , instruite de ce qu'elle avait toujours soupçonné , convaincue par la teneur de la lettre que milord lui répéta , qu'elle avait toujours préservé Caroline de sa rage , et qu'enfin elle venait de faire évader Charles Goring , lui adressa les reproches les plus amers. — Quel est votre aveuglement , lui dit-elle avec fureur ! vous ignorez qui est cette Caroline ; vous ignorez qu'elle est votre



ennemie ! — Caroline mon ennemie ! — Elle veut votre mort ; elle veut la mienne. — A coup sûr, Madame, répliqua milord, votre imagination vous égare, quelle apparence !... Adélina s'arrêta, puis reprenant avec assurance, mais d'un ton moins animé... Oui, Amélia, cette fille que vous croyez innocente et vertueuse sait que Charles, sensible à vos charmes, a osé jeter les yeux sur vous ; transportée de jalousie, elle vous a voué une haine implacable ; et quand j'ai voulu m'assurer d'elle, elle ne formait pas moins que le projet de

vous assassiner. — Grand Dieu ,  
s'écria milord ! — Oui , Milord , et  
quand vous saurez qui est ce jeune  
homme..... ce jeune insensé qui  
ose prétendre à votre fille..... Il  
est plus redoutable que vous ne  
pensez.... Tous deux entretenaient  
enÉcosse de criminelles correspon-  
dances avec les rebelles ; tous deux  
ont fomenté les troubles ; Charles  
enfin est tel qu'il y a en lui de la fo-  
lie a prétendre que nos deux mai-  
sons puissent s'allier ; mais son nom  
est d'un prix inestimable pour une  
mendicante , une vagabonde , reçue  
par pitié ; c'est en un mot le fils

du lord Goring, le neveu de la comtesse de Derby. Moi seule instruite de leurs complots, des funestes projets de cette misérable, j'ai voulu m'y opposer; j'ai voulu sauver votre fille; et pour récompense de mes soins, l'ingrate se ligue avec ses propres ennemis, et avec ceux de mon père; elle compromet sa gloire; elle m'accuse de cruauté.... Ah! je suis bien malheureuse! A ces mots, la sensible milady appelant à son secours ces larmes perfides qu'ont à leur commandement les femmes artificieuses, tomba dans un fauteuil comme

anéantie par la douleur. Milord, qui le moment d'auparavant, venait de voir couler des pleurs plus réels, ne fut pas moins complètement dupe de ceux-ci, et consolant affectueusement son épouse des chagrins qu'elle ne ressentait pas, fit tomber également le reproche sur Amélia, immobile, et considérant cette scène dans l'attitude de l'étonnement. « Venez donc, lui dit son père, et par vos soins caressants, cherchez à tarir la source des peines que vous causez. » Améliane ne répondit, ni ne quitta la place où elle était assise. Milord s'irrita. »

Croyez-vous, dit-il, que je ne partage pas le courroux de milady ?

Croyez-vous que je laisse moi-même un fils de lord Goring, et cette coupable fille poursuivre contre le Protecteur et contre vous des trames odieuses ?... Je vais moi-même les dénoncer tous deux, tout déclarer à Crummwel ; et puisqu'en effet c'est Charles Goring que vous avez protégé, j'obtiendrai peut-être votre grâce ; le personnage est d'une moindre importance que Charles Stuart..... De grâce, mon père, s'écrie alors Amélia, si vous m'aimez, laissez-

moi subir mon sort. — Une étroite prison me sera plus douce que..... Elle n'acheva pas ; mais se jetant dans les bras de son père : oui, si vous m'aimez, laissez en proie à sa destinée, cette malheureuse fille qu'on calomnie, faible roseau que nul protecteur au monde ne garantit de la tempête. Qu'au moins dans mon exil, dans ma captivité, j'emporte la consolation de toujours aimer et respecter mon père..... Qu'osez-vous dire, Amélia?... prononça milady avec un gémissement douloureux qui effraya milord, et le fit courir à sa femme..... Que mon père n'est pas fait pour se ren-

dre même involontairement le persécuteur de l'innocence , et que ce serait un tourment dont il m'est permis de l'affranchir. Une véritable pâleur couvrit à ces mots le visage de milady ; laissez-moi seule avec elle , se hâta-t-elle de dire à son époux. Milord , je pourrai peut-être détruire ses préventions ; accoutumée depuis son enfance à parler à son cœur , peut-être il ne m'est pas fermé pour toujours. Milord fit un mouvement pour sortir , mais Amélia courant au devant de lui , en arracha la promesse de ne pas se déclarer contre Caroline

avant d'avoir eu avec elle un entretien plus calme. Accoutumée à obéir aux volontés de sa femme et à céder aux desirs de sa fille, faible époux et bon père, il ne savait à quoi se déterminer ; mais l'adroite milady vit qu'il fallait le décider à donner cette satisfaction momentanée à un enfant malheureux et souffrant ; il le promit, et les laissa ensemble.

Milady avait désiré se trouver seule avec Amélia ; elle n'y fut pas plutôt, qu'elle se trouva embarrassée de sa contenance ; plus embarrassée encore à trouver des mots



qui exprimassent quelque pensée, car elle n'en avait pas une qu'elle osât avouer. Le silence de sa belle-fille lui imposait une gêne insupportable. Amélia venait de reprendre une place à côté de la porte par laquelle son père était sorti. Elle avait la tête appuyée sur sa main, le regard fixé sur un tableau placé en face d'elle. Le calme renaissait par degrés sur sa charmante figure; on voyait qu'elle se réconciliait avec une situation qu'elle n'avait point méritée, et que ses réflexions ne portaient pas dans son âme le trouble d'une conscience

agitée. Elle avait même oublié la présence de sa belle-mère, car lorsque celle-ci lui adressa enfin une question insignifiante, elle tressaillit, et le son de sa voix parut l'affecter désagréablement. « Vous ne me dites rien, Amélia ? — Non madame. — Eh quoi ! n'avez-vous rien en effet à me dire ? — Non. — Amélia, vous n'êtes pas convaincue des crimes de..... — Que vous importe ce que je pense ? Vous avez persuadé mon père ; vous avez rempli le seul but que vous puissiez avoir ; quant à moi, je ne pense pas que vous ayiez prétendu me con-

vaincre. Vous pouvez à présent poursuivre vos projets de vengeance ; je vais être réduite à l'impuissance , et Caroline est sans appui. Ma perte et la sienne ne vous suffisent-elles pas ! — Votre perte , grand Dieu , est-ce moi que vous en accusez ? — Ah ! si milady Adélina n'avait pas juré la ruine de deux êtres innocents , je n'aurais pas été forcée de céder au cri de l'humanité , de les défendre , de les dérober aux maux dont ils étaient menacés , et je ne me trouverais pas enveloppée dans je ne sais quel incident qui vient d'exposer ma vie ,

et de me ravir ma liberté. — Eh ! que sais-je , ajouta-t-elle , si en effet Caroline n'est pas déjà dans vos mains , puisque ma lettre se trouve dans celles de votre père ? on a besoin quelquefois d'écartier des témoins dangereux. — Où en sommes-nous , s'écria milady hors d'elle-même , si vous me soupçonnez d'avoir remis cette lettre aux mains de mon père ! Amélia ne répondit point. — Votre silence est un coup de poignard ; moi , moi , je vous aurais accusée ! je vous aurais perdue ! ah ! si vous saviez !..... — Quoi ?..... — Com-

bien je vous aime, c'est ce que je veux dire et persuader à la cruelle fille dont le reproche me déchire.

Même silence de la part d'Amélia. Il la rendit furieuse.....

— Abominable Caroline, se dit-elle à elle-même, tu payeras cher un traitement semblable ! —

Infortunée Caroline.... dit Amélia !

— Il faut qu'elle meure, proféra

l'insensée milady. — Qu'elle meure,

elle, Caroline ! — Oui, qu'elle

périsse !..... Il y va de ma vie et de

la vôtre ; je ne serai pas vaincue

par elle..... Elle périra !..... — Et

Charles est aussi condamné à la

mort ; aimer Caroline , c'est un crime sans doute irrémissible ! Milady cette fois ne jouait point la colère qui la possédait ; elle se promenait à grands pas ; elle ne pouvait plus articuler un mot ; elle ne poussait que des sons en croyant prononcer des mots ; elle ne joua pas davantage l'accablement qui suivit cet accès de rage. Amélia n'éprouvait aucune pitié pour elle tant qu'il avait duré ; mais , quand elle tomba sans force et sans couleur sur un fauteuil , elle se sentit émue par l'habitude et la reconnaissance ; elle vint s'asseoir près

d'elle. » Madame, lui dit-elle, écoutez-moi ; pardonnez un langage qui passe un peu les bornes que m'imposent ma jeunesse et mon respect pour mon père et son épouse. Une erreur n'est pas un crime, mais elle y peut conduire ; préservez-vous de ce danger ; il en est temps encore..... Je ne m'expliquerai pas.... tout me le défend.... Mais daignez m'en croire.... Laissez en France Charles Belmour, si effectivement il y est passé ; laissez-le chercher les moyens de s'y rendre, s'il est encore en Angleterre ; laissez Caroline traîner sa vie errante,

et retrouver s'il se peut les objets de son amour. Un instant de faiblesse tient à l'humanité ; le regret s'en efface avec le temps ; mais les remords... Ah ! Madame , que je ne voye jamais l'épouse de mon père en proie aux remords déchirants ! Que feriez-vous alors que votre vengeance serait assouvie , si vous poursuivant jusques dans le sommeil , l'image sanglante de Charles et de Caroline venait vous demander compte de leurs tourments , et celle de mistriss Belmour de ses larmes ? Epargnez-vous le désespoir de ne repousser jamais ces visions



funébres : très-chère milady , au nom de cet amour de mère que j'ai trouvé en vous ; au nom de vous-même , accordez-moi la grâce de Caroline ; à ce prix , Amélia devient encore une fois votre fille...

Milady tressaillit , Amélia redoubla ses caresses , et sa candeur crut avoir enfin pénétré dans une âme inaccessible à la vertu. Milady s'était recueillie pendant ce discours ; elle avait compris qu'on ne savait et ne soupçonnerait rien au-delà de son amour pour le jeune Charles ; ce n'était pas là de quoi la faire rougir ; elle le feignit cependant

en jouant un rôle muet qu'Amélia devait attribuer à sa secrète confusion. Elle se garda bien de revenir trop tôt sur elle-même ; elle donna le temps à l'aimable fille de répéter les mêmes prières , les mêmes exhortations ; de donner à ses accents, à ses caresses plus de douceur encore , et finit enfin par la laisser triompher, disait-elle , du plus vif ressentiment qui eût jamais existé. Elle y mit cependant encore la condition qu'elle engagerait Caroline à quitter l'Angleterre , et à n'y reparaître jamais tant qu'elle vivrait. Persuadée d'après la lettre d'A-

onélie qu'elle connaissait son asile, c'était pour lui notifier cette intention qu'elle voulait en avoir connaissance ; mais les circonstances étaient devenues telles, que l'amie de Caroline ignorait son sort, et qu'elle en était à savoir si la lettre qui l'accusait aux yeux de Crumwel, avait été dérobée avant ou après avoir été reçue. Milady convaincue qu'elle n'apprendrait rien par elle, lui fit comprendre que sa colère ne pouvant se calmer que par l'absence éternelle de Charles Goring et de Caroline, il fallait qu'elle fit des recherches, qu'elle

essayât de la retrouver ; et comme elle ne se flattait pas , dit-elle , de lui inspirer beaucoup de confiance ; elle voulut engager la crédule Amélia à écrire à son amie , qu'elle revînt se mettre sans crainte dans les mains de sa belle-mère. Mais elle pensa se décéler par cette demande indiscrete. Amélia répondit qu'elle risquerait beaucoup en écrivant encore à la même personne à laquelle déjà elle paraissait avoir donné des avis suspects au gouvernement. Milady sentit l'imprudence qu'elle venait de faire ; il lui avait paru facile d'entraîner Caroline dans ce

piège, et de se faire livrer sa victime par celle qui voulait la lui dérober; mais un mot de plus aurait éclairé Amélia sur sa perfidie; elle se replia promptement sur elle-même, et sut se faire remercier comme ayant été emportée par son zèle à remplir ses desirs; il lui restait cependant encore un doute à éclaircir. La lettre annonçait que la vie et la liberté de Charles étaient menacées. Elle aurait voulu savoir jusqu'à quel point Amélia était instruite de ses projets; mais c'était le secret d'une autre, et Amélia ne voulant pas trahir celle qui l'en

avait informée, éluda toutes les questions de manière à les rendre inutiles. Elle se contenta donc de lui promettre solennellement de ne plus persécuter son amie, et termina l'entretien. Elle se sentait lasse de dissimuler vis-à-vis d'une personne très-éclairée, en qui la connaissance de son caractère pouvait entretenir la méfiance ; elle craignait enfin de la trouver moins crédule. Il fallait songer au départ, et le capitaine des gardes avait déjà dit aux femmes de la maison de faire penser leurs maîtresses aux préparatifs nécessaires.

Milord Falcombridge vint retrouver sa fille; son exil était déjà su de toute la cour du Protecteur; ceux qui tenaient à son parti, semblaient très-irrités contre Amélia; on était convaincu comme lui qu'elle avait favorisé le départ de Charles Stuart. Elle savait bien qu'elle n'y avait pas songé; milady Falcombridge l'affirmait comme elle; mais dans les affaires de parti, il est impossible de poser des bornes à la crédulité comme à l'intérêt personnel. La circonstance la plus étonnante, c'était celle des diamants; c'était toujours là que s'égarait l'imagination;

il semblait inexplicable que cette découverte fût liée aux aventures de Caroline, et à cette lettre qui déposait si faussement contre Amélia. Celle-ci était désespérée de se voir traiter en criminelle, de voir son père exposé peut-être aux froideurs du chef de l'état, de penser qu'elle s'était perdue pour Caroline sans pouvoir la sauver, et d'ignorer même si Charles Goring avait pu s'échapper. A son âge, un exil sans terme fixe, une dure captivité dont rien ne lui promettait d'adoucir l'ennui, l'absence de sir Henry, qui seul peut-être aurait



la défendre ; que de maux auxquels l'âme la plus courageuse résisterait à peine ! Du moins, elle profita de son malheur pour obtenir de son père que Sarah lui fût rendue. Milord prononça sur-le-champ, qu'on eût à la faire revenir auprès de sa fille. Il avait donné cet ordre avant d'avoir consulté milady ; ses femmes, peu empressées de l'enfermer dans un château-fort, se hâtèrent de répondre qu'elle était retirée chez Fenny Claypole, mère de sir Henry. « On n'aurait peut-être pas le temps d'aller chez la sœur, répliqua Milady ; je vais

écrire à mistriss Claypole ; j'enverrai une voiture, dirent à la fois Amélia et son père. « Milady ne répliqua pas en présence de sa belle-fille ; mais elle sortit pour empêcher l'exécution des ordres de son époux ; quelle fut sa surprise de trouver dans une seconde pièce Fenny elle-même , qui par hasard étant venue à Londres ce jour-là venait d'apprendre l'infortune d'Amélia , et se hâtait de venir l'embrasser , et prier sa sœur et son mari de lui rendre Sarah , qui l'accompagnait , et dont l'attachement demandait à partager le sort de sa

eune maîtresse ! Adélina frémit de colère ; mais comme depuis longtemps ces deux femmes ne s'aimaient pas , Amélia n'attribua son trouble qu'à la présence inattendue de sa sœur , et profitant de sa bonté , elle embrassa tendrement Sarah , et déclara qu'elle l'emmènerait avec elle. Fenny ne pouvait croire qu'Amélia eût commis l'action que sa famille eût été en droit de lui reprocher. Crumwell la craignait , parce qu'il était forcé de respecter ses vertus ; et sans exagérer l'ascendant qu'elles ont sur le vice , sans leur attribuer celui qui n'est

que théâtral ou purement romanesque , il est certain qu'elles en imposent à tout homme public, qui a toujours des mesures à prendre, une réputation à garder, et un crédit à perdre. Fenny avait cru d'abord que son père voulait changer la forme du gouvernement; son opinion était d'accord; depuis il avait prouvé qu'il n'avait renversé Charles I<sup>er</sup> que pour se mettre à sa place, et ne pouvant applaudir à des vues qu'il avait couvertes avec art, elle s'était retirée de sa cour. Elle ne l'aurait ni contrarié ni trahi; mais sa franchise et l'austérité de

ses principes ne lui permettant pas de déguiser sa pensée, elle ne le voyait jamais que pour lui demander la grâce de quelqu'un, et lui épargner quelque injustice. Crumwell accordait presque toujours, pour ne pas entamer de discussion avec la sévère probité de sa fille. Comme il s'agissait ici d'un fait, elle ne jugea point à propos de se présenter à son père. Ce n'est pas la grâce de votre fille qu'il faut obtenir, dit-elle à son beau-frère, c'est la justice qui doit prononcer son rappel, et il faut se mettre en état de la réclamer. En attendant,

l'obéissance est le premier parti à suivre. Nous chercherons à éclaircir son affaire; et je me charge de démêler pourquoi on la croit coupable.

« Mistriss Claypole, lui dit alors sa sœur, vous connaissez mal la Cour, et vous n'apporterez pas à ces recherches l'adresse nécessaire. » —

Aussi n'est-ce pas à la Cour, que sir Claypole bornera ses vues. On saura d'abord par qui Charles Stuart a été secouru, accompagné, conduit au vaisseau qui l'a transporté en France; nous saurons, dit-elle en regardant sa sœur, ce que c'est que cette Caroline, ce Charles Bel-

mour que personne ne connaît, et qui jouent pourtant un rôle dans cette aventure; on les engagera à dire la vérité, et la vérité ne peut être ni au désavantage d'Amélia, ni à celui de ces deux personnes qui, m'a-t-on dit, sont d'étranges victimes du malheur. Adeline ne répondit rien, mais son agitation était visible; elle cherchait à distraire son mari, en s'inquiétant sans sujet des préparatifs du voyage; et enfin, appelant tous ses gens, elle l'accéléra tellement, que les voitures étaient prêtes, et qu'elle enleva sa belle-fille aux embras-

sements de son père et de Fenny , plus promptement que Crumwel ne l'eût exigé lui-même. Sarah partit avec sa maîtresse , malgré les regards irrités que lui lançait milady. Amélia ne voyait rien ; les yeux baignés de larmes , elle était toute entière à sa douleur , et plusieurs lieues se trouvaient déjà traversées sans qu'elle eût rompu un silence affligeant pour tout autre qu'une femme à qui ses propres pensées donnaient assez d'occupation. D'ailleurs , elle méditait son rôle , et se préparait à en jouer un nouveau.

La voiture était accompagnée par



quatre officiers et douze soldats à cheval ; les premiers étaient constamment à côté des portières ; la moitié de l'escorte était devant les chevaux , et l'autre suivait ; de sorte qu'il était impossible que nul pût arriver jusqu'auprès d'Amélia. Les stores étaient baissés , les glaces levées ; et quoiqu'on fût dans une saison où ces précautions devaient garantir du froid, milady se plaignait de la chaleur ; et tenait un flacon de sels dont elle se servait souvent. Enfin , à peu près à huit mille de Londres , le jeu des évanouissements commença. Amélia qui n'en con-

cevait pas la nécessité dans ce moment, crut à leur réalité; elle s'effraya, appela les officiers, et les conjura de permettre qu'on donnât de l'air, et qu'on arrêtât un moment. Bientôt on se remit en chemin, et au bout de quelque temps on s'arrêta encore pour la même cause. A chaque fois, on aurait dit que cette femme allait expirer, et son état forçant à une lenteur qui ne pouvait s'accorder avec les ordres qu'on avait reçus, l'un des deux officiers lui dit qu'il était chargé de la personne d'Amélia, mais non de la sienne; et qu'il prenait la li-

berté de lui conseiller le retour à Londres, puisqu'elle pouvait laisser à sa belle prisonnière sa première femme, dont l'âge était pour elle une garde décente ; qu'il prendrait soin de la lui faire reconduire d'Edimbourg, puisqu'alors Sarah serait suffisante à sa maîtresse. Milady rejeta bien loin cette proposition, et serrant sa belle-fille dans ses bras, elle jura que, dût-elle en mourir, elle la conduirait à sa prison, l'y recommanderait aux soins du gouverneur, verrait le général Monk, et obtiendrait de lui qu'il fût indulgent et généreux. Amélia inquiète, alar-

mée d'un état dont les symptômes devenaient effrayants, crut devoir renoncer à sa protection, et la supplier de retourner sur ses pas. Après beaucoup d'instances, la célérité de la marche étant dictée à la petite troupe, le commandant en chef déclara qu'il fallait absolument que milady prît le parti de s'arrêter au premier endroit où elle pourrait loger, et de prendre la voiture de suite pour se rendre à Londres, ou dans tout autre lieu. Amélia redoubla ses prières, lui protestant qu'elle aimait mieux être moins bien traitée au château d'Edimbourg, que de la

voir risquer sa vie. Le commandant répondit qu'Amélia ne paraissant pas disposée à donner d'inquiétude à ses conducteurs, il la recommanderait de manière à lui procurer toute la douceur qu'on pouvait espérer dans un château-fort, sous la surveillance d'un militaire humain et sensible. Enfin, milady se soumit à la nécessité, et arrosant Amélia de ses larmes, supplia l'officier de tenir sa parole, et passa d'une voiture dans l'autre, laissant prendre sa place à mistriss Madely, sa première femme de chambre. Amélia sentait bien que, pour la décence,

cette femme âgée de cinquante et quelques années , lui était nécessaire. Mais elle et Sarah surtout connaissaient bien la nécessité de s'observer beaucoup, avec elle , et le voyage ne fut pas plus agréable pour elle, qu'en présence de milady Falcombridge.

Les officiers avaient ordre de prendre des chemins détournés , et de ne suivre les grandes routes que par une extrême nécessité. Ils avaient en même temps une commission importante pour le comté de Shrop , et pour l'armée d'observation postée le long de la Severn,

Cette marche singulièrement détournée , conduisit Amélia justement sur les mêmes lieux que Charles II et Caroline avaient parcourus. Elle n'en avait pas une idée précise , et nul souvenir ne se présentait à sa pensée. Mais mistriss Madely ne l'ignorait pas ; et comme il est rare qu'une femme de son état ne s'enorgueillisse pas d'un instant de pouvoir , elle dit à Sarah : « nous approchons de Desborough ; c'est ici qu'on prétend que cette petite écossaise a conduit Charles Stuart , et qu'on dit aussi qu'elle a perdu sa trace. — D'où savez-vous

cela, je vous prie, lui demanda lady Amélia?..... Un peu déconcertée du ton sévère de sa maîtresse, elle répondit qu'elle en avait entendu faire le rapport. — A qui? Par qui? — Un des gens de milord votre père le disait l'autre jour en ma présence au secrétaire de milord Protecteur. — Comment pouviez-vous être présente à un entretien de quelque importance? Et comment un secrétaire de milord Protecteur a-t-il des entretiens avec les gens de mon père? — Ma foi, madame, je ne sais pas trop..... Mais je l'ai entendu dire, et du reste je



ne me mêle pas d'une fille de cette espèce..... — Mistriss Madely , je vous défends de parler de miss Caroline en ces termes : — Ah ! vraiment , je ne savais pas qu'il fallût la respecter. — Je vous défends de la nommer devant moi. — Milady ma maîtresse n'exige pas tant de précautions à son égard, et vraiment, Madame, elle vous coûte assez cher pour que vous pussiez bien la haïr comme elle. — Encore une fois , mistriss Madely , je vous ordonne un silence absolu, et je ne veux plus vous entendre. A ces mots , un peu échauffée par l'impertinence de

cette femme, elle baissa une des glaces quoique la nuit fût froide, nébuleuse, et que le vent du nord fût élevé. Les officiers assidus auprès de sa voiture, lui laissaient la liberté d'ouvrir et de fermer à sa volonté. Dans ce moment, elle remarqua comme eux, des nuages enflammés comme ils le sont au coucher d'un soleil d'été, lorsque le temps est orageux. Plus on avançait, plus ils prenaient une teinte colorée ; la montagne se détachait de dessus un horizon d'un rouge plus vif encore. Bientôt à ce spectacle singulier, se joignit dans l'éloignement le son d'une cloche,

dont les tintements précipités se mêlaient au bruit des tambours, et malgré le bruit de la voiture qui roulait sur un terrain rocailleux, on croyait par fois entendre aussi des cris. Ils semblaient approcher, et en effet, peu de moments après, on aperçut des groupes fuyant à travers la campagne; plusieurs voulant tourner la montagne, prirent le chemin de la voiture; la clarté augmentant sans relâche, faisait aisément distinguer les objets. Amélia vit un jeune homme emportant son père sur ses épaules; des mères chargées du précieux dépôt de leurs enfants;

de jeunes filles se partageant le fardeau d'une mère effrayée. Frappée de terreur elle-même, Amélia considérait ce tableau sans oser ouvrir la bouche, lorsque, la voiture arrivée à l'angle de la montagne, on découvrit la cause d'un pareil tumulte ; un village entier semblait être la proie des flammes ; on voyait au travers des chaumières incendiées passer et repasser, et les malheureux habitants, et ceux qui cherchaient à les sauver. Dès que la voiture parut avec son escorte, les malheureux se précipitèrent vers les hommes armés pour leur de-

mander du secours. Pressés par l'humanité, retenus par le devoir, les militaires n'osaient se déterminer; les cris redoublaient; enfin, lady Amélia déchirée par cet horrible spectacle, conjura les officiers d'employer leurs forces et leur courage; « j'engage ma parole, leur dit-elle, de ne pas bouger d'ici. Prenez ma vie, si je manque à cette loi de l'honneur. » A peine eut-elle prononcé ces mots qu'ils furent entourés de manière à ne pouvoir se défendre, et entraînés sur le lieu de la scène. La voiture avançait lentement afin de trouver un lieu où l'on pût la

mettre à l'abri : car ne voulant point donner d'inquiétude au commandant, lady Amélia avait ordonné à ses postillons de se tenir toujours à portée de la vue. Cependant, arrivée vis-à-vis d'un bâtiment plus considérable, et où le feu manifestait aussi plus de violence, elle aperçut auprès de la voiture une paysane assise à terre, les bras croisés sur ses genoux, ne faisant aucun mouvement, et regardant l'incendie comme une personne absolument stupide. Amélia se disait à elle-même : « Pauvre femme, elle a tout perdu, elle est dans un état d'in-

sensibilité ! Quel affreux moment , quand elle retrouvera l'usage de la pensée ! » Dans ce moment, la chute d'une maison , redoublant l'activité des flammes, et faisant écarter au loin des étincelles et des charbons enflammés , effraya les chevaux au point que l'un des postillons fut renversé par eux , et foulé à leurs pieds. L'autre plus adroit ou plus heureux , cria aux femmes de descendre , tandis qu'il les arrêterait peut-être pour un instant. Un paysan se présente à la portière , l'ouvre , et prend dans ses bras lady Amélia. Elle avait à peine mis le pied à terre,

que la paysanne assise , sur laquelle elle avait toujours les yeux , se lève par un mouvement très-vif , et prenant à la gorge un homme qui passait : « misérable , cria-t-elle en pleurant , rends-la moi , qu'en as tu fait ? » Cet homme au même instant la frappe avec une arme tranchante ; elle chancelle , son sang jaillit sur les vêtements blancs d'Amélia , et l'infortunée vient tomber à ses pieds. Amélia recule , et porte les deux mains sur ses yeux en poussant un cri perçant ; les chevaux s'effrayent encore , partent sans pouvoir être arrêtés , et Amélia soutenue à peine



par Sarah qui fait retentir l'air de ses plaintes, allait être entraînée par la voiture contre laquelle elles étaient appuyées, lorsqu'un jeune officier fendant la presse, s'approche, la saisit en s'écriant : « ma bien aimée Amélia, que faites-vous donc ici ! O sir Henry, lui dit-elle, faites arrêter un assassin ! cette femme.... Plusieurs habitants s'étaient déjà saisis du coupable. Sir Henry voyant à ses pieds la malheureuse victime : Ciel, dit-il, quelle horreur ! monstre, qui t'a porté à cet accès de rage ? « C'est elle qui a mis le feu, dit l'assassin sans s'émouvoir. A ces mots,

totis les assistants plongés dans la stu-  
 péfaction, abandonnent cet homme,  
 et la rage succédant à ce premier  
 moment de surprise, ils étaient  
 prêts à la tourner contre l'infortu-  
 née qui respirait encore..... Mais  
 sir Henry tirant son épée : « le pre-  
 mier qui s'avance est mort, leur  
 dit-il; conduisez cet homme à l'ab-  
 baye, nous l'interrogerons. » Il dit,  
 on regarde; il était parti, et où le  
 retrouver dans un pareil tumulte » ?  
 Ce qu'il dit n'est pas vrai, dit la  
 pauvre femme expirante; j'en at-  
 teste le Dieu qui va recevoir mon  
 âme; il nous a volés, dépouillés de

tout; il y a  
 qu'il nous gu  
 feu a pris, i  
 put acheve  
 rah, en se l  
 c'est Débor  
 reconnaît,  
 pitant dans  
 malheureu  
 due! Elle  
 aurait été  
 trouver o  
 lieu ne s  
 où il se  
 die n'av  
 excepte

tout ; il y a plus de quinze jours qu'il nous guette ; et enfin quand le feu a pris , il a enlevé..... Elle ne put achever. Madame , s'écria Sarah , en se précipitant sur le corps , c'est Déborah ; Amélia se baisse , la reconnaît , jète un cri , et se précipitant dans les bras de sir Henry ; malheureuse Caroline , la voilà perdue ! Elle s'évanouit , et sir Henry aurait été bien embarrassé de lui trouver du secours , si le ministre du lieu ne se fût approché du groupe où il se trouvait avec elle ; l'incendie n'avait épargné aucune maison , excepté celle du pasteur , bâtie à

l'écart et proche des ruines d'une ancienne abbaye. Lui et sir Henry enlevèrent donc lady Amélia du milieu de la foule, et se mirent en chemin pour son habitation. Sarah et mistriss Madely la suivirent, laissant la pauvre Déborah couchée sur la poussière, seulement recommandée par le pasteur à la religion de deux vieillards qui offrirent aussi de la faire transporter dans le cimetière où l'on placerait les corps des habitants qui avaient péri, en attendant qu'on leur rendît les derniers devoirs.

Les soins du commandant de l'es-

corte avaient eu pour but de sauver les habitants encore renfermés dans les maisons en flammes ; ils s'étaient réunis à la troupe que commandait sir Henry , et qui était arrivée en même temps qu'eux par un autre chemin. Peu de personnes avaient péri ; quelques soldats victimes de leur généreux dévouement étaient blessés ; deux avaient disparu dans la chute des maisons. Le commandant dégagé des soins de l'humanité cherchait sa prisonnière. Il la rencontra presque inanimée , et la suivit au presbytère. Elle avait perdu son chapeau. Ses beaux cheveux

épars flottaient sur son sein : sa robe était tachée de sang, sa figure tout à fait décolorée ; sir Henry éperdu la croyait environnée des ombres de la mort.

On eut, en effet, beaucoup de peine à la rappeler à la vie. Caroline, malheureuse Caroline ! Ce furent les premiers mots qu'elle prononça. On la plaça sur un lit, et le commandant ordonna qu'on lui laissât quelques heures de repos. Henry apprit par lui la situation où elle se trouvait. Quel coup de foudre pour ce jeune homme ! Son Amélia soupçonnée de trahison !

son Amélia conduite à un château fort , tandis que lui se hâtant de reprendre la route de Londres , n'aspirait qu'au moment de l'y rejoindre ! Amélia couverte du sang innocent , témoin de la mort de Déborah , qu'Henry connaissait comme elle ; convaincue de celle de Caroline , comme il l'était lui-même d'après cet événement ! Henry était valeureux , les dangers d'une action ne pouvaient l'effrayer ; mais en ce moment , faible et abattu , il ne cherchait à cacher ni son trouble , ni même ses larmes. Le commandant le plaignit et le consola.

Sans connaître ce que la mort de Déborah présentait de sinistre , sans savoir ce qu'était cette Caroline au sort de laquelle cette mort semblait liée , il était plus disposé à plaindre Amélia , qu'à la blâmer , et n'avait point adopté l'opinion qu'elle eût trahi sa famille et son pays. Henry voulait suivre son amie ; le commandant était trop sage pour ne pas lui faire observer qu'un officier ne doit pas quitter le poste où l'honneur l'a placé ; il était trop éclairé pour ne pas lui démontrer qu'à Londres , il serait plus utile à lady Amélia ; et enfin , il fut assez adroit



pour ramener le calme dans une tête égarée. Amélia venait de s'éveiller après deux heures d'un sommeil agité, mais se sentant plus tranquille, elle fit appeler le commandant.

« Partons, lui dit-elle, je suis en état de voyager, et je ne me consolerais pas de vous exposer à quelques désagréments. Vos devoirs sont austères, et je dois m'y conformer. Permettez - moi seulement de parler en votre présence au pasteur qui nous a donné un asile. Le ministre parut ; elle lui fit des questions sur la malheureuse

Déborah. Elle apprit de lui qu'un sergent nommé Hydes, avait recueilli chez lui un jeune montagnard qui se disait Ecossais, conduit par une vivandière et son mari, soldat dans un régiment de cavalerie, et à qui le colonel avait permis de s'arrêter vers Salisbury, pour soigner sa femme accouchée en route; que le sergent avait reçu ce jeune homme malade, et l'avait soigné comme son enfant; que peu de jours après son arrivée, une paysane Galloise avait paru dans ce village, cherchant ce même jeune homme qu'elle appelait son

filz , et qu'elle voulait , disait-elle , ramener dans son pays ; qu'après deux ou trois jours , cette femme et le sergent Hydes , s'étaient plaints d'avoir été volés , sans qu'on eût pu découvrir comment et par qui ; que la femme avait donné une lettre au filz du sergent pour la porter au loin , et qu'elle semblait attendre sa réponse pour passer dans les montagnes ; qu'enfin , cette nuit même , le feu s'était manifesté dans la maison du sergent , et que le vent du nord soufflant avec violence , avait rendu l'incendie général et consumé tout le village ;

qu'à l'égard de l'assassinat commis sur cette même femme, qu'on appelait en effet Déborah, il n'avait encore acquis aucune lumière, si ce n'est qu'à la faveur du désordre universel, le criminel avait sans doute arraché des bras de sa mère ce jeune homme qui ne se retrouvait point, et qu'il semblait l'avoir frappée pour l'empêcher de parler. Il ajouta que cependant ce n'étaient là que des conjectures, car le jeune étranger pouvait avoir péri dans la maison embrasée, ou avoir fui le village et le danger ; que le lieutenant de sir Henry avait envoyé à la

poursuite du meurtrier, qui ne pouvait pas avoir fait beaucoup de chemin au milieu de la nuit. C'était tout ce qu'il avait appris.

» Ah ! Monsieur, dit alors Amélia , je sais quelle est cette malheureuse Déborah ! Je sais mieux encore quel est ce prétendu jeune homme qu'elle appelait son fils ! C'est une jeune fille que des malheurs, dont la cause est inexplicable, forcent à emprunter un déguisement. Je pénètre tout ce que renferme cette aventure ; l'événement sans doute est affreux, mais enveloppée moi - même dans une

affaire aussi obscure que celle de la malheureuse fille dont je plains le triste sort , je ne puis lui être d'aucune utilité. Je ne sais quelle confiance méritent de ma part des promesses solennelles , et je prévois que vous ne reverrez point l'infortunée Caroline ; cependant , si vous la retrouviez , je vous demande pour elle asile et protection , et je me crois en état de vous dédommager de vos bontés pour elle. En ce moment , je vous prie de rendre à Déborah les derniers devoirs que prescrivent la religion et l'humanité , en vous remettant au

surplus quelques secours pour les misérables victimes de l'incendie. Partons, M. le Commandant, les moments vous sont chers, et il me tarde de quitter ce théâtre de crimes et de désolation. Adieu, sir Henry, et ce mot d'adieu ne fut pas prononcé d'une voix ferme. Des larmes s'avancèrent au bord des paupières, on cherchait en vain à les retenir, et le nom de Fenny Claypole vint se placer sur ses lèvres tremblantes. Il était bien permis de s'attendrir en parlant d'une femme respectable et chérie qui était la mère de Henry. Les parents d'un objet aimé sont

d'un si grand secours quand on veut dérober un sentiment délicat et qui redoute les regards étrangers ! Le commandant était pressé de partir, il donna la main à sa prisonnière, serra celle de sir Henry, et se hâta de reprendre la route du château d'Edimbourg, où ils arrivèrent sans accident, et où se trouva renfermée la protectrice de Caroline. »

FIN DU SECOND VOLUME.



